VOLUME VII. WINNIPEG, MARDI, 1 JUILLET 1919 NUMERO 3

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:

Canada et Etats-Unis $2.00
Union Postale $2.50

LA LIBERTÉ

Imprimé et publié par la WEST CANADA PUB. CO. LTD.
619 Ave McMcDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

LE COMPTOIR AGRICOLE

Cette excellente organisation des nôtres a eu, la semaine dernière, l'assemblée annuelle de ses directeurs et de ses actionnaires. Le président, M. Albert Préfontaine, membre de l'assemblée législative et chef de l'opposition, a fait un rapport très satisfaisant des opérations de l'année. Toutes dépenses payées, les directeurs peuvent mettre une somme assez ronde à la réserve et payer du cinq pour cent aux actionnaires sur le capital versé.

Nos félicitations au Comptoir Agricole. Ayant eu de modestes débuts, il a progressé graduellement, grâce à la prudence et à l'habilité de ses officiers et de ses directeurs. Ayant doublé ses opérations chaque année depuis trois ans, il entre dans une nouvelle année plein d'espoir et fort du succès toujours croissant qu'il a pu obtenir ces dernières années.

Il nous fait plaisir de porter ces faits à la connaissance de nos lecteurs, car nous y voyons, pour notre part, une question qui dépasse les intérêts financiers, bien que ceux-ci ne soient pas à négliger.

Il importe de voir à notre organisation économique, si nous ne voulons pas toujours jouer le second violon, dans cette province, ou n'en pas jouer du tout, nous contentant de danser au profit des autres.

Les nôtres ont ici une occasion toute trouvée de travailler à leur organisation tout en surveillant leurs propres affaires. Il faut que tous nos producteurs de blé payent un sou du minot pour le vendre. Qu'ils se tournent sur tous les sens, s'ils le veulent, ils ne pourront pas échapper à cette commission. Le Comptoir Agricole a son siège à la halle du blé, il peut faire aussi bien que n'importe qui; il nous semble que la voie des nôtres n'est pas bien difficile à trouver, s'ils ne tiennent pas à enrichir les autres pour en recevoir ensuite les amabilités qu'ils savent nous prodiguer à rebours.

La charité chrétienne et le pardon des injures sont des vertus, nous devons les pratiquer, mais il n'est commandé nulle part de manquer d'intelligence, encore moins de coeur.

On admire l'organisation des *Grain Growers*; leur force impose le respect; ils ont su s'organiser pour faire prévaloir leurs intérêts sur le terrain politique. Ils ont commencé aussi modestement que le Comptoir Agricole. Pourquoi serions-nous incapables de faire ce qu'ils ont fait?

Tâchons de nous débarrasser au plus tôt de l'impression sotte et déprimante que les Anglais seuls sont capables de mener à bon terme des organisations sur le terrain économique. N'ont-ils toujours que des succès? Allons, tâchons de n'être pas naïfs; ce ne serait pas intelligent.

Travaillons ferme; nous n'avons pas d'influence à jeter pardessus bord, si nous voulons un jour imposer nos revendications. Elles sont trop justes, trop raisonnables pour renoncer à les faire prévaloir.

Nos cultivateurs peuvent faire beaucoup en ce sens. Il s'agit d'ouvrir les yeux, d'avoir du coeur et de vouloir fermement.

LA GREVE

La grève de sympathie a cessé. Nous en sommes heureux, car six semaines perdues pour le succès d'une mesure vraiment révolutionnaire, c'est trop.

Les unions sont légitimes. Les travailleurs ont droit de s'unir pour se protéger, mais la grève de sympathie est intolérable parce qu'elle doit nécessairement amener la ruine de tous, et les ouvriers font partie du tout. Ils ont donc travaillé contre leurs propres intérêts, au profit de certains chefs qui voulaient se faire les maîtres; ils le reconnaissent maintenant, mais combien de ruines ont été accumulées!

Avec les gens soucieux de l'ordre et convaincus que tous les torts ne sont pas du côté de l'ouvrier, nous avons protesté, la semaine dernière, contre les profits scandaleux faits par certaines compagnies qui produisent les choses nécessaires à la vie. La question si compliquée des relations entre capital et travail, patrons et employés, ne se résoudra pas sans que chaque partie reconnaisse ses torts; mais les patrons, parce qu'ils sont plus en vue, doivent commencer par donner le bon exemple et le gouvernement devrait leur aider à le donner en faisant dégorger bon nombre d'entre eux, usant de ces sommes pour dégrever notre budget qui va bientôt toucher la limite de l'intolérable.

Ceci dit, nous invitons nos chers amis les ouvriers à se persuader que la question ne se règlera pas non plus dans le sens des salaires toujours plus gros et des heures de travail toujours plus petites. La question ne peut pas se régler en imposant le même salaire pour des ouvriers experts et pour des travailleurs qui savent à peine tenir les outils de leur métier. Ceci est injuste; ce n'est pas raisonnable. Etre de l'union ne donne pas un certificat de capacité, et la justice exige que celui qui emploie reçoive du travail pour le salaire qu'il paye.

La question est difficile à traiter. Qu'on n'aille pas croire qu'elle va se régler en jurant contre les profiteurs. Ils sont responsables en partie, c'est vrai, mais ils ne sont, en définitive, qu'un des éléments du problème.

Nous allons essayer d'aborder la question en suivant les directions données par le Saint Père Léon XIII dans son immortelle encyclique sur "la condition des ouvriers." Nous ne saurions suivre de guide plus sûr, et la question y est traitée sous toutes ses faces. Le monde du capital et les syndicats ouvriers se trouveraient sûrement bien d'essayer des remèdes qui se trouvent dans cette encyclique. C'est beaucoup mieux que ce qu'ils prennent maintenant. Posons d'abord comme pierre de base le principe suivant:

"Les problèmes sociaux ne se résolvent pas par l'application de lois purement économiques. Toute question sociale est en même temps une question d'ordre économique et profane, une question morale et par conséquent religieuse."

Nous nous rendons compte que dès le point de départ nous ne sommes pas d'accord avec les doctrines des chefs de la grève de sympathie. Eux prétendent que c'est une question simplement économique et qu'ils ont droit d'imposer leur manière de voir. L'un d'entre eux ne disait-il pas, l'an dernier, qu'ils exigeraient tout ce que la force leur permettrait de prendre?

Cela semblait une solution bien simple; elle était du goût des ouvriers qui sont entrés de coeur joie dans la grève de sympathie, mais la fin a été moins gaie. Non, le principe posé était trop égoïste, il a heurté les intérêts des classes autres que celle des travailleurs; elles se sont insurgé avec les conséquences que tous connaissent.

L'intérêt seul ne règlera pas cette question, pas plus que les autres similaires qui surgiront plus tard; il y a là une question religieuse et morale qu'on ne peut passer sous silence, sous peine de faire fausse route et de n'arriver jamais à la solution cherchée.

Nous verrons en quoi elle consiste.

LA PAIX

Samedi après-midi, à Versailles, là même où avec un orgueil inouï l'empire allemand avait été proclamé sous la dictée de Bismark, les représentants de cet empire déchu et vaincu ont apposé leurs signatures au traité qui en consacre la honte et la ruine. La nouvelle était attendue de jour en jour, d'heure en heure. Néanmoins, bien que l'on sut l'Allemagne incapable de se ressaisir, le monde, apprenant la signature de la paix, n'a pu s'empêcher de laisser échapper un soupir de soulagement. Elle avait été si longtemps le cauchemar de l'Europe, du monde entier. Elle l'avait fait trembler si souvent. Et si longtemps, au cours de la guerre, avait-elle déployé une telle force, tenant tête au monde coalisé contre elle, qu'au fond de soi on la craignait encore. Nous gardions même une certaine surprise de l'avoir vaincue.

Aujourd'hui tout est fini. Une dure et humiliante paix, beaucoup moins dure et humiliante que celle qu'elle nous eut imposée si elle avait triomphé, une dure et humiliante paix, mais une paix juste, lui a fait rendre gorge. L'Alsace et la Lorraine retournent à la France, le Slesvig est rattaché au Danemark, la Pologne renait de ses cendres ainsi que la Bohème et tous les autres petits peuples écrasés et absorbés par les empires du centre de l'Europe. L'armée de l'Allemagne, l'outil de toutes ses rapines, est réduite à 200,000, à peine la troupe nécessaire à la police intérieure du pays. L'Allemagne perd encore ses colonies. Sa flotte n'est plus qu'un souvenir. Outre de lourdes indemnités, elle devra reconstruire au moins partiellement ce qu'elle a détruit.

Jamais la force brutale n'avait été plus totalement personnifiée que dans l'Allemagne. A ses yeux la force primait tout: droits et traités n'avaient aucune valeur. Elle avait l'entier mépris de toutes les forces morales.

Elle a joué la partie. Elle l'a perdue comme la perdirent, depuis le début du monde, tous ceux qui ont mis leur foi dans la force et la force seule.

LES IMAGES QUI TUENT

Comment, vous allez encore vous parler des vues animées?

Vous avez donc reconnu, à mon titre, le théâtre cinématographique. Eh! bien, oui, c'est de la grande corruption illustrée que nous voulons encore parler, aujourd'hui, car "la blessure est profonde; et la tache est au fond".

La tache est au fond, puisque l'industrie des vues animées est devenue pratiquement, à peu près partout, l'exploitation raffinée des pires instincts de la bête humaine. Nous disons l'exploitation "raffinée", parce que l'on est en train de faire un art, art infernal s'il en fût jamais, de la corruption des âmes par l'image. Prenons, par exemple, l'un des derniers drames du cinématographe américain, *The end of the road*, (La fin de la route), qui fait en ce moment fureur dans les grandes villes des Etats-Unis et que nous verrons sous peu à Québec très probablement. Sous ce titre innocent, plus ou moins romantique se cache un cours illustré d'hygiène sexuelle, destiné "à éclairer les jeunes personnes". Voici quelques extraits de l'annonce qu'en font les journaux à grand renfort de trompettes, huit jours avant la représentation: "Dans l'ancien temps, aux jours de pruderie et de réserve exagérée, on regardait comme blâmable, pour une mère de famille, de discuter la question de la naissance de l'enfant avec ses jeunes fils et ses jeunes filles. Le développement des études d'hygiène sociale, depuis dix ans, a changé tout cela. Le drame cinématographique, *The end of the road*, est le résultat définitif de ces études. Il décrit ce que le monde doit regarder et ce que le monde regarde comme une façon naturelle et logique de traiter une question qui appartient à la nature. Mlle X., la plus jolie femme des vues animées, aujourd'hui, joue le rôle de la jeune fille qui est instruite à temps pour éviter le sort de sa compagne de classe."

C'est tout simplement diabolique.

Voilà donc nos jeunes gens et nos jeunes filles d'Amérique convoquées par voie de presse à un cours illustré de... Mais la plume catholique a ses pudeurs.

Madame Ellen A. O'Grady, directrice du Service des Femmes à la Sûreté de New-York, bien placée par conséquent pour parler des crimes et de leur cause plus fréquente, faisait à la Presse Associée, le 10 avril dernier, les très graves déclarations suivantes: "Les membres du clergé, les éducateurs, les juges et tous ceux qui travaillent à la cause du bien social, feraient aussi bien de fermer les églises, les livres et les tribunaux, s'ils sont pour permettre les salles de vues animées données aujourd'hui au public dans la ville de New-York et dans tous les Etats-Unis. Le crime augmente considérablement chez les jeunes; et cette augmentation du crime est largement due au poison que distille dans l'âme des jeunes le théâtre cinématographique. Deux petites filles de 14 ans, enfants d'étrangers, ont été amenées, l'autre jour, à mon bureau. Je leur ai demandé qu'est-ce qu'elles voulaient faire. Elles m'ont répondu: Nous voulons être des filles américaines comme on en voit dans les vues animées, c'est-à-dire nous amuser, avoir des automobiles et de belles robes. Deux autres filles de 15 ans avaient été prises à "flirter" dans un tramway avec un homme de quarante ans. Et la police avait entendu dire à l'une d'elles: "Dis donc, si nous corrompions ce type-là!" — Et Madame O'Grady, d'ajouter: "Si l'on ne fait pas quelque chose pour protéger nos garçons et nos filles, je ne sais trop ce qu'ils vont devenir."

Si l'on ne fait pas quelque chose... Et que fait-on, en vérité, même au Canada, même à Québec, pour arrêter le flot impur et corrupteur? Au moins, l'application des lois de police est-elle suffisamment sévère pour diminuer l'effrayante corruption, non seulement des enfants, mais des adultes? Car, enfin, le péché entre dans l'âme surtout par les yeux, même chez les grandes personnes? Et les vues animées remplissent les yeux de nos gens de péchés de toutes sortes, et surtout de la sorte qui remue les bas-fonds de la nature corrompue. Et de braves pères et mères de famille passent indifférents devant ces théâtres, à l'heure même peut-être où l'on est en train d'enseigner la route de l'enfer, *the end of the road*, à leurs fils et à leurs filles!

Pères et mères de famille, pour l'amour de Dieu, et pour l'amour de ces jeunes gens et de ces jeunes filles dont l'âme vous a été confiée par le Juge des vivants et des morts, lisez donc attentivement ces paroles terrifiantes du rapport officiel pour l'année 1918 des Censeurs de Pensylvanie: "La nature des pellicules fabriquées pendans l'année 1918 ne s'est pas sensiblement améliorée, si nous consultons nos rapports des années dernières... Il y a, dans ces compagnies, trop de gens qui ne se soucient que des questions de vente et de profits; et le résultat en est que les vues ne sont fabriquées et offertes en spectacle au public que dans le but et l'espoir de faire de l'argent... On choisit un sujet qui fait entrer le spectateur dans la vie du demi-monde. On détaille sur l'écran la carrière d'une fille séduite et le sort de l'enfant illégitime. L'avortement, la séduction organisée et la prostitution sont représentés en images, parfois dans le but évident d'en appeler aux plus bas instincts, d'autres fois sous le prétexte de faire au peuple une leçon de morale qui rapporte un joli profit au fabricant de pellicules." Et les censeurs ajoutent que les nudités les plus révoltantes sont très souvent représentées par ces images, "si souvent, dit leur rapport officiel au Gouverneur de l'Etat, que seuls les membres du Bureau de Censure et ses inspecteurs peuvent se rendre compte de la nature et de la grandeur du crime".

Mais vous nous parlez tout le temps de ce qui se fait aux Etats-Unis!

Précisément parce qu'on ne manque jamais de nous servir, au Canada, tous les drames du théâtre cinématographique américain. Quand le public des Etats-Unis est fatigué de certaines représentations immorales, on les passe au public canadien; et l'on s'empresse de faire fabriquer des images encore plus audacieusement immorales. De sorte que toute l'Amérique du Nord est, aujourd'hui, entre les mains d'une poignée de fabricants audacieux et sans scrupules, qui ne cessent d'empoisonner, toute l'année durant, jeunes gens et jeunes filles du Canada et des Etats-Unis, moyennant dix sous par tête.

Aussi nous supplions encore une fois, les parents chrétiens de ne jamais permettre à leurs enfants l'entrée de ces théâtres corrupteurs.

Et pour rendre leur défense plus efficace, que les parents commencent par ne pas y aller eux-mêmes.

A. H.

Semaine religieuse de Québec.

LA LUTTE POUR LE FRANCAIS A L'ILE MAURICE

Dans la *Revue Hebdomadaire de Paris*, M. Paul Carié, publie un intéressant article sur la survivance française à l'Ile Maurice (l'ancienne Ile de France), arrachée à la France en 1810, par la conquête anglaise.

Sous la domination étrangère, les anciens colons et puis, leurs descendants ont, comme les Canadiens-français, conservé le patrimoine précieux de pensée, de religion, de langue et de traditions que leur avait légué la France.

M. Carié parle d'abord de la situation occupée à l'Ile Maurice par l'élément français.

"Il y a à Maurice, écrit-il, 60,000 Africains, 6,000 Chinois, 40,000 mulsulmans indo-arabes, 230,000 Hindous de toute race et de tout culte, et seulement 279 Anglais nés en Grande-Bretagne.

"Lorsque le traité de Vienne céda définitivement l'île de France à l'Angleterre, elle comptait environ 15,000 descendants de Français. A l'heure actuelle, les Mauriciens d'origine française sont au nombre de 50,000.

"Les anciens colons auraient dû être submergés par le flot montant de l'immigration asiatique, mais ce sont eux qui se le sont assimilé. La langue française, bannie du domaine officiel, s'est réfugiée dans les familles et sert de trait-d'union à ces races si diverses et sur tant de points si opposées les unes aux autres"...

La véritable supériorité

Le français, banni du domaine officiel, est resté là-bas ce qu'il est partout, la langue de la distinction, de la véritable supériorité intellectuelle.

"L'élément anglais à Maurice, dit M. Carié, est très faible, et on peut dire qu'il occupe la même position sociale vis-à-vis de l'élément français que les éléments analogues de la société canadienne. L'influence prédominante est celle de ces familles qui, d'après une phrase de S. M. Georges V, après sa visite en 1901 dans la colonie, sont douées des traits charmants de la vieille France. Elles jouissent du respect qu'on garde en Angleterre, et même dans la France républicaine, vis-à-vis d'un petit groupe social dans lequel les traditions de naissance s'associent à des vertus personnelles qui trouvent leur expression dans "Noblesse oblige"...

La littérature

"A Maurice, tous les journaux paraissent en français, à l'exception d'un seul, qui paraît dans les deux langues. Depuis 1913, il a été déposé au bureau des Archives, 43 ouvrages; 35 de ceux-ci étaient écrits en français, et, sur les 8 autres, 5 étaient d'origine officielle.

"Parmi ces travaux dus à des Mauriciens, il faut citer tout particulièrement deux curieuses études: *L'île Maurice entre la France et l'Angleterre*, par M. Edouard Laurent, et *Vers l'autonomie*, de M. Anatole de Boucherville. Elles révèlent l'état d'esprit de la très grande majorité de la population d'origine française."

Cet "état d'esprit" nous suggère bien des commentaires, mais comme ce sont ceux que feront nos lecteurs, qui se diront que l'état d'esprit qui règne là-bas est un peu celui d'ici, nous pouvons nous en abstenir...

L'île.

L'île Maurice est située dans l'Océan Indien, à environ 200 lieues de Madagascar. Elle a une quarantaine de lieues de circonférence. Ses rives, très découpées, avec des ports, lui donnent une grande valeur stratégique, navale, commerciale. On s'explique que l'Angleterre ait tenu à mettre la main dessus.

Son sol est très montagneux et de nature volcanique. Il est très fertile. On y cultive le blé, le maïs, le riz, la canne à sucre.

Découverte en 1507 par les Portugais, l'île fut colonisée à partir de 1710 par les Français et prise par les Anglais en 1810.

La capitale, Port-Louis, est une ville de 70,000 âmes. Elle est le siège d'un évêché, qui comprend toute l'île, avec une population catholique de 120,000 âmes.

Le plus grand apôtre de l'île fut le P. Jacques Laval, de la Congrégation du Saint-Esprit, mort vers 1860, et dont le procès de canonisation vient d'être introduit à Rome. Sa vie et son apostolat auprès des noirs rappellent saint Pierre-Claver. A sa mort, 40,000 noirs suivirent sa dépouille et son tombeau est devenu un lieu de pèlerinage fréquenté non seulement par les catholiques, mais par les musulmans eux-mêmes et par les païens.

J.-T. N.

—*L'Action Catholique.*

LES LECONS D'UN CRIME

Le procès de Gervais, Carmel et St. Germain dans l'affaire de meurtre de Steep Creek s'est terminé jeudi soir. Le jury a rendu un verdict de culpabilité et le juge Brown a prononcé la sentence de condamnation à mort pour le 17 septembre prochain.

Ce procès a attiré une foule de curieux aux séances de la cour d'assise à Prince Albert. Le quotidien local a donné de longs comptes-rendus de l'affaire; tous les journaux de la province et ceux même de l'extérieur s'en sont occupés abondamment.

Dans la mentalité actuelle de la presse à sensation, toute histoire de meurtre est une aubaine. Cette presse sans conscience a abitué le gros public à se passionner pour des récits de crimes. Ses colonnes sont souillées de boue et de sang.

La presse à sensation, comme le cinéma, se délecte à étaler le crime dans ses détails révoltants; elle ne se préoccupe guère d'en tirer les leçons. Par la réclame même qu'elle lui fait, elle contribue plutôt à le propager qu'à en inspirer une salutaire horreur.

Le crime de Steep Creek est horrible. Un excellent citoyen, le shériff James McKay, est assassiné de sang-froid par deux pauvres jeunes gens qui sont sous l'entière domination d'un scélérat, d'un véritable monstre: l'hypnotiseur Gervais.

Ce dernier est l'instigateur, la cause première du crime. Par ses suggestions et ses ordres répétés, il a mis ces jeunes gens dans la disposition de tuer tout homme qui s'approcherait du repaire où il les tient cachés pour servir ses fins immondes en même tempsque pour les soustraire à la loi militaire. Gervais est un hypnotiseur de profession. Les jeunes gens se sont livrés à son contrôle. Là est leur faute et leur première grande responsabilité. En abdiquant leur liberté, ils se sont familiarisés avec le crime, ils sont entrés dans la voie qui aboutit à l'écafaud. La conscience et le sens moral ont disparu sous l'emprise de cet esclavage. Ce n'est qu'en prison qu'ils ont commencé à se rendre compte de leur affreuse situation.

On ne s'arrête pas où l'on veut dans la voie du crime.

Ils n'ont peut-être pas mesuré toute la portée de leur acte en se livrant à cet hypnotiseur. Quoi qu'il en soit de leur responsabilité pour le temps où ils étaient soumis à l'influence hypnotique, il n'en est pas moins vrai qu'à l'état normal la responsabilité reprenait tous ses droits et aurait dû leur inspirer assez de courage pour se libérer à tout prix d'une influence de plus en plus pernicieuse. Cependant leur volonté était devenue bien faible et presque inexistante. Terrible leçon de l'abime où peuvent conduire de premières défaillances!

Dansson infinie miséricorde, Dieu a fait la grâce aux deux jeunes criminels de se reconnaître et de revenir au sens moral et chrétien de leur enfance. La justice humaine avait le devoir de les condamner; ils devront payer leur dette à la société. Soit qu'ils montent à l'échafaud ou qu'à raison des circonstances atténuantes leur sentence soit commuée, ils paraissent dans la disposition d'expier le crime affreux qu'ils ont franchement avoué. La culpabilité de Gervais est encore plus grande, et ce misérable ajoute à ses méfaits celui de faire profession d'impiété. Les droits de la justice ayant été obtenus, la charité nous exhorte à prier pour ce criminel, à demander au Dieu de toute miséricorde qu'il se prépare à la mort et se convertisse avant de monter à l'échafaud.

A.-F. A.

—"Le Patriote de l'Ouest."

MME ARMSTRONG SUBIRA SON PROCES

Winnipeg, 24. — Mme Armstrong a comparu aujourd'hui devant le magistrat de police. Le tribunal, après avoir entendu quelques témoins de la poursuite, a condamné l'inculpée à subir son procès.

Mme Armstrong, dont le mari est un socialiste bien connu, actuellement accusé de sédition, avait charge de l'organisation des grévistes appartenant au beau sexe. Elle est accusée d'avoir incité des jeunes filles à attaquer de jeunes vendeuses de journaux.

Les fermiers qui transigent avec la compagnie Adanac Grain reçoivent tout leur dû, car cette compagnie suit avec scrupule les règles du commerce de grain telles qu'établies par le Grain Exchange.

LES GREVISTES DE CALGARY A L'OUVRAGE

Calgary, 24. — A la suite d'un vote pris à une réunion des employés du Pacifique, les grévistes d'Ogden ont décidé de retourner à leur travail.

L'EFFECTIF DE L'ARMEE CANADIENNE

Ottawa, 24. — Après un assez long débat, les Communes ont adopté le projet Mewburn qui double l'effectif des forces canadiennes.

LA GREVE D'EDMONTON

Edmonton, 25. — Les grévistes sont retournés au travail ce matin. La grève durait depuis un mois et un jour.

PRETENDU BOLCHEVISTE ARRETE A QUEBEC

Québec, 24. — Un commis voyageur du nom de Harry Seidan a été arrêté par la police fédérale. On l'accuse d'avoir propagé et répandu de la littérature révolutionnaire.

Les relations que la compagnie Adanac Grain entretient avec les plus importantes maisons d'exportation lui ont permis, l'an dernier, de payer le plus haut prix possible sur le grain.

LA POLICE MONTEE MET FIN A UNE EMEUTE A TORONTO

Toronto, 24. — Les briseurs de grève trouvent la partie dure aux remises de l'avenue Lansdowne. La foule tenta de prendre d'assaut la maison où ils logent, mais les briseurs de grève se retirèrent sur le toit et à l'aide des boyaux à incendie arrosèrent copieusement la foule. La police monté intervint et mit fin au désordre. Quelques arrestations furent faites.

COUPABLE DE MEURTRE

New-York, 24. — Gordon Fawcett Hamby, qui s'est volontairement reconnu coupable du meurtre de deux commis de la banque d'Epargne de East Brooklyn, a, cet après-midi, été trouvé coupable de meurtre au premier degré. Avant le prononcé de la sentence, il déclara que son vrai nom était Jas-B. Allen, qu'il était Canadien de naissance, âgé de 26 ans et qu'il avait été à l'école.

"Je suis né en Alberta, a-t-il dit, n'ai ni parents, ni religion. Je n'ai aucun métier. J'ai déjà été coinvaincu de meurtre à Washington."

GREVE DE SYMPATHIE PROBABLE A CHICAGO

Chicago, 24. — Il est probable que tous les ouvriers à l'emploi de la ville de Chicago quitteront leur travail demain. Les unions locales sont indignées de ce que la ville a supprimé le congé de 5 jours accordé à tous les ouvriers.

Manquant d'air. — Un tout petit irritant se loge dans les voies respiratoires, puis un autre et encore un autre. Et voilà qu'apparait l'affreuse suffocation de l'asthme. Rien n'offre un soulagement aussi rapide et aussi efficace que le remède du docteur Kellogg contre l'asthme. Cette fumée ou vapeur qui calme et guérit pénètre dans les voies respiratoires, les dégage et donne un soulagement inconnu. D'ordinaire elle guérit. Elle a à son crédit des années de succès. C'est le remède qui guérit tous les malades.

Deux ans de souffrances puis un prompt soulagement

John Weidman use des Pilules de Dodd pour le rein

Et il est complètement guéri du mal de rein dont il souffrait depuis longtemps.

Springside, Sask., le 30 juin. (Spécial). — "Les Pilules de Dodd pour le rein valent leur pesant d'or". Ce vibrant hommage aux mérites du bon vieux remède canadien pour le rein tombeb des lèvres de M. John Weidman, citoyen bien connu de cette ville. Et M. Weidman en appelle à sa propre expérience pour justifier son affirmation.

"Depuis deux ans je souffrais du rein", dit-il. "Je pouvais à peine me tenir droit. J'essayai toutes sortes de remèdes, mais aucun ne me fit de bien. Mon mal s'empirait chaque jour.

"Je décidai alors d'avoir recours aux Pilules de Dodd pour le rein et j'en fis venir deux boîtes. J'en pris une et je me trouvai mieux. J'en ai pris en tout quatre boîtes. Elles m'ont complètement guéri."

Le mal de dos de M. Weidman venait de son rein. Voilà pourquoi il a obtenu un soulagement si rapide et permanent des Pilules de Dodd pour le rein. Elles agissent directement sur les reins, leur donnent de la force et les rendent capables d'éliminer de l'organisme toutes les impuretés du sang. Les impuretés du sang sont la semence de la maladie. Les Pilules de Dodd pour le rein vous donnent la santé en éliminant cette semence de maladie.

Les Pilules de Dodd pour le rein: 50 sous la boîte ou 6 boîtes pour $2.50. Chez les marchands ou The Dodd's Medicine Co., Ltd, Toronto.

UN MEUTRIER SE LIVRE A LA POLICE

Prince Rupert, C.-B., 24. — Simon Gun a Noot, un bandit indien, que l'on recherchait pour meurtre et qui depuis quatorze ans se cachait aux sources de la rivière Skeena, s'est livré à la police provinciale.

DE L'ARGENT POUR LA BELGIQUE

Paris, 24. — Le comité qui s'occupe des réparations a consenti à accorder à la Belgique priorité de droit aux dommages à être payés par l'Allemagne. La Belgique recevra d'abord un demi milliard de piastres.

LA FRANCE VEUT REPARATION COMPLETE

Paris, 24. — La France a décidé de demander à l'Allemagne pleine et entière réparation pour la destruction de la flotte allemande internée à Scapa Flow. Le gouvernement français soutient que les Allemands ont à la fois violé les conditions de l'armistice et du traité de paix.

UN ULTIMATUM, SI LES ALLEMANDS NE SE HATENT

Paris, 26. — Les Alliés enverront un ultimatum à l'Allemagne la menaçant d'une avance des troupes alliées, au cas où elle retarderait plus longtemps à envoyer ses plénipotentiaires signer le traité de paix.

Berlin, 25. — Le gouvernement allemand a émis la proclamation suivante: "La paix est conclue. Nous devons faire tous nos efforts pour en remplir les conditions."

Berlin, 25. — Hermann Mueller, ministre des affaires étrangères, et le docteur Bell, ministre des colonies, seront les deux plénipotentiaires allemands qui signeront le traité de paix. Ils quitteront Berlin vendredi.

JOURNEE DE HUIT HEURES ET UN SALAIRE MINIMUM

Ottawa, 25. — La commission d'enquête sur l'industrie canadienne, sous la présidence du juge Mathers, vient de recommander au gouvernement d'inscrire aux statuts: 1o la journée de huit heures; 2o un salaire minimum pour ouvriers de l'un et l'autre sexe; 3o le "collective bargaining" tel que pratiqué par les unions des chemins de fer.

LE PRINCE HERITIER QUITTE LA HOLLANDE

Paris, 26. — L'ex-prince héritier d'Allemagne s'est échappé de la Hollande et a réussi à pénétrer en Allemagne.

Paris, 26. — La nouvelle de l'évasion du prince, héritier d'Allemagne, interné en Hollande, a causé une grande sensation à la Conférence de la Paix. Bien qu'on ne le croit pas capable d'organiser les réactionnaires et les royalistes allemands, on n'attache pas moins une grande importance à son acte, surtout du fait que l'Allemagne se montre très récalcitrante.

L'ALLEMAGNE ABANDONNE SES PRETENTIONS

Copenhague, 25. — Trois présidents des provinces est de la Prusse ont émis une proclamation dans laquelle ils expriment leur profond désappointement de ce que l'Allemagne ait accepté entièrement les conditions de paix des Alliés. Cependant ils demandent aux habitants de ces provinces de ne pas s'opposer à ce que le gouvernement allemand satisfasse aux demandes des Alliés

Grâce à son département français, la compagnie Adanac Grain donne pleine et entière satisfaction à la population manitobaine de langue française.

L'ALLEMAGNE DEVRA PAYER

Paris, 26. — L'Allemagne a été notifiée par une note des Alliés que ceux-ci possèdent le droit de punir les auteurs de la destruction des navires allemands et d'exiger pleine et entière réparation. La note des Alliés qualifie la destruction des navires de violation directe des conditions de l'armistice et de violation préméditée et à l'avance des conditions du traité de paix.

OPPOSES A LA DEPORTATION DES CHEFS

Londres, 26. — Le parti ouvrier, en conférence à Southport, a adopté une résolution protestant contre l'intention du gouvernement canadien de déporter secrètement les chefs ouvriers de naissance anglaise qui ont participé aux récents désordres industriels au Canada. Les délégués ont demandé au gouvernement anglais de faire une pression auprès du gouvernement canadien pour qu'il n'agisse pas de la sorte.

L'ARMEE CANADIENNE

Washington, 26. — Le budget militaire des Etats-Unis comporte pour le prochain exercice une dépense de $888,000,000. L'armée américaine sera forte de 400,000.

CHEF LIBERAL DANS ONTARIO

Toronto, 26. — Hartley Dewart, député libéral de Toronto-Sud, a été élu chef du parti libéral provincial. M. Dewart est fils de pasteur. Il est né à Saint-Jean, province de Québec, en 1861.

DIXON EST ARRETE

Le député de Winnipeg-Centre est accusé de sédition

Winnipeg, 28. — Informé qu'un mandat avait été émis contre lui, M. Dixon, député de Winnipeg-Centre, s'est volontairement livré à la police. Il est actuellement détenu à la prison provinciale en attendant de comparaître devant un magistrat.

LOYALISTES ALLEMANDS A HAMBOURG

Berlin, 27. — Les membres socialistes indépendants et communistes du conseil exécutif du soviet du Greater Berlin ont été arrêtés, jeudi soir sur l'ordre de Noske, ministre de la défense. Ils sont accusés de connivence avec les chefs de la rébellion à Hambourg.

Berlin, 27. — Les troupes allemandes envoyées à Hambourg pour y supprimer la révolte sont entrées jeudi dans les faubourgs de la ville. Elles ont ordonné la cession immédiate des hostilités, la remise en liberté de tous les prisonniers détenus par les communistes et la livraison entière de leurs armes.

SAUVE DE LA POTENCE AU DERNIER JOUR

Port Arthur, 27. — La potence avait été montée et tous les préparatifs avaient été terminés pour la pendaison quand une dépêche d'Ottawa apprenait ce matin à Manuel Niemi que le gouvernement avait commué sa peine en un emprisonnement à vie.

LES DEMANDES DE LA TURQUIE REJETEES

Paris, 27. — Les Alliés ont répondu à la note turque qu'ils ne consentaient point au rétablissement intégral de l'empire turc.

PLENIPOTENTIAIRES ALLEMANDS A VERSAILLES

Versailles, 27. — Le docteur Herman Mueller et le docteur Bell, les deux plénipotentiaires allemands, sont arrivés à Versailles pour signer le traité de paix.

La compagnie Adanac Grain vous assure trois choses: un prompt règlement de votre transaction, une attentive surveillance de votre grain et de généreuses avances.

LES STATISTIQUES DE LA GUERRE

Les dépenses totales de tous les gouvernements du monde en 1913 se sont élevées à 13 milliards. Le coût de la dernière guerre est quinze fois plus fort que toutes les dépenses des gouvernements du monde en 1913.

D'une statistique qui vient d'être établie, il résulte qu'entre le 1er avril 1917 et la date de l'armistice le nombre total des fusils construits par la France, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis a été de plus de 3,500,000. Dans le même intervalle, les trois pays ont fabriqué plus de 400,000 fusils automatiques et mitrailleuses et un nombre de balles destinées à ces engins qui dépasse *neuf milliards*, c'est-à-dire de quoi tuer six fois la population totale de la terre, en admettant que chacune de ces balles eût porté.

En présence de ces moyens de destruction auxquels s'ajoutent la maladie, l'accident, la misère, le crime et toutes les causes de mort, on se demande comment il existe encore des êtres humains. Or, plus on avance, plus cependant l'espèce augmente dans son ensemble!

La compagnie Adanac Grain fait un usage courant du français et est très heureuse que l'on corresponde en français avec elle.

L'excellence du service qu'elle donne et l'énergie intelligente qu'elle apporte à sauvegarder les intérêts du fermier sont les deux principales raisons de l'étonnant succès de la compagnie Adanac Grain.

Lettre à une inconnue

"Vous ne me connaissez pas, soeur affligée, et moi, je ne vous ai jamais vue; et cependant votre coeur s'est révélé à moi. Oui, je connais vos tourments, je vous plains, je souffre avec vous, j'ai prié pour vous. Ecoutez-moi, ma soeur; il me semble que je puis vous secourir.

"Vous désirez d'aimer la croix, et vous avez raison; car vos chagrins viennent de ce que vous ne l'aimez pas. Mais comment aimerez-vous la croix? En l'acceptant, en la portant telle que Dieu la présente. Celle qu'Il vous offre est rude, j'en conviens, *être* en doute sur l'avenir, ignorer quelle vocation l'on a véritablement, ne pouvoir suivre la vocation que l'on croit avoir, ne point sentir autour de son coeur toutes les affections dont on éprouve le besoin: voilà, n'est-ce pas, ce que vous souffrez. Eh bien! c'est ce qu'il faut aimer, aimer aujourd'hui, aimer demain, aimer aussi longtemps que Dieu le voudra. Aimer ce supplice, cela est-il possible? Oui, cela est possible, facile même! Dites-vous d'abord que Dieu est bon, et qu'il vous aime. Songez ensuite que si vous connaissez le poids et la douleur qu'il vous envoie, vous ne savez pas tout ce qu'il vous épargne, et bénissez sa miséricorde.

"L'avenir est obscur, il vous alarme. Ma soeur, pourquoi s'alarmer? Qui sait, hors de Dieu, ce qui arrivera demain? Il y a de quoi trembler lorsque l'on est heureux, parce que le bonheur est à la veille de finir. Lorsque l'on souffre, il n'y a lieu que d'espérer, parce que tout finit. Et puis, que nous reste-t-il du bonheur quand nous l'avons goûté? Des regrets souvent, presque toujours un péché d'ingratitude envers Dieu. Mais, de l'affliction supportée chrétiennement, il nous reste dans la vie un doux sentiment de repos, et dans l'éternité un mérite immense. Oh! quand le jour du jugement viendra, que nous serons heureux de nos épreuves! Que nous serons riches de nos misères!

"Vous voudriez connaître votre vocation. En attendez-vous une qui soit exempte de travail et d'angoisses? Sur la terre, ni pour les méchants, ni pour les bons, il n'y a de ces vocations-là. L'enfer comme le ciel, se gagne avec labeur, et le démon dit à ses victimes ce que le Dédempteur dit à ses élus: "Celui qui veut venir avec moi, qu'il *s'oublie*, qu'il *prenne sa croix et me suive.*" Oui, le pécheur creuse à la sueur de son front l'abîme dans lequel il va s'engloutir, de même que le juste dresse péniblement l'échelle de vertus par où l'on monte à Dieu.

"Et que savez-vous, si votre vocation n'est pas de souffrir comme vous souffrez, de combattre comme vous combattez, en attendant que Dieu vous donne d'autres souffrances et d'autres combats? Car, chère soeur, *souffrir, combattre, il n'y a rien autre chose dans la vie*: c'est le fond de l'existence humaine. La miséricorde céleste prend soin seulement de ménager le fardeau selon les forces; elle y mêle quelques récréations passagères, semblables à ce petit souffle frais et consolant et à ce peu d'ombre qui reposent le laboureur durant les fatigues de la moisson. Priez, soumettez-vous; si quelque murmure vous échappe, offrez à Dieu vos murmures, vos langueurs. Vous trouvez-vous inutile, offrez-lui votre inutilité. Mais surtout attendez avec confiance le lendemain, ce lendemain que Dieu seul connaît, et en vue duquel il dispose vos épreuves d'aujourd'hui.

"Ne demandez pas de faire ceci plutôt que cela, d'être ailleurs plutôt qu'ici. Toute situation où nous ne sommes pas par notre faute est bonne; c'est Dieu qui nous y a mis.

"Mais votre coeur éprouve un besoin d'affections qui n'est pas satisfait? Hélas! que demandez-vous? En fait d'affections, ce que les créatures se peuvent donner est ce qu'il y a au monde de plus trompeur, de moins durable, ce qui répond le moins au rêve de notre âme, ou, pour mieux dire, à son erreur. Ni nous ne sommes aimés des autres, ni nous ne pouvons les aimer, comme nous le voudrions. Pourquoi? Parce que nous ne pouvons et nous ne devons aimer, selon l'ardeur de ces immenses désirs, que Dieu seul. C'est lui qui a fait nos coeurs, il les a faits pour Lui; rien ne les peut remplir que Lui, rien n'y peut demeurer que par Lui et avec Lui. Je vous parle pourtant des affections légitimes; les autres ne doivent pas être nommées. Oui les affections légitimes, celles que Dieu a bénies et voulues, elles ne sont rien sans Lui; elles nous trompent, elles finissent, elles deviennent un pur néant. Et lorsqu'elles nous donnent tout le bonheur qu'elles peuvent donner, lorsque, placées sous la garde de Dieu, elles restent bonnes et consolantes, dans cete condition encore, comme toute chose en ce monde, elles ont leurs fatigues et leurs abattements. Pour en tirer quelque joie, il faut autant de travail que pour tirer un morceau de pain d'un champ de blé. Il est nécssaire que tout soit fauché, passé sous la meule, soit pétri, subisse l'action du feu, c'est-à-dire perde sa fleur et sa beauté. Consolez-vous donc sur ce point encore, si Dieu ne vous donne pas ce qui vous semble nécesaire: vos désirs pourraient être étrangement trompés.

"Je vous le répète en finissant: Priez, soumettez-vous, attendez, soyez simple, retenez tous vos désirs sous la main de Dieu, n'ouvrez plus jamais ces livres que vous avez trop lus, écartez de votre coeur toutes les pensées ambitieuses; mais dites votre chapelet, en méditant ces mots qui peignent l'humilité de Marie: *Voici la servante du Seigneur*, et visitez les pauvres aussi souvent que vous le pourrez. Alors Dieu prendra pitié de vous; il vous donnera la paix.

L. Veuillot.

Pilules qui prolonge la vie.— Les affaires deviennent une véritable misère pour l'homme qui souffre d'indigestion. Il est incapable de concentrer son esprit sur son travail et il s'en suivra fatalement des pertes et des mécomptes. Il trouvera un secours dans les Pilules Végétales de Parmelee. Un traitement, selon la direction, le convaincra de l'excellence de ce remède. Nous les recommandons avec confiance parce que nous savons qu'elles feront tout ce que nous promettons.

CHRONIQUE

Femina

Contre cette ardeur des femmes à chercher la science, fut-ce d'un enseignement suspect à leur foi, il n'est qu'un remède: offrir aux femmes un enseignement qui leur donne la science, en respectant, en fortifiant cette foi. ETIENNE LAMY.

Hier, j'assistais à la cérémonie toujours si imposante de la confirmation. Nombreux étaient les enfants s'apprêtant à la visite du Saint-Esprit qui allait venir dans leurs âmes avec ses dons précieux. A la suite l'un de l'autre, ils allaient, graves et recueillis, tendre leur front pur à l'Evêque pour qu'il y fit l'onction sainte, et lui présenter leur joue pour recevoir le petit soufflet symbolique.

Ils revenaient ensuite prendre leur place respective, portant désormais la marque indélébile du Sacrement. Ils ne sentent pas encore, sans doute, la richesse que, dorénavant, ils posséderont en eux-mêmes, mais à mesure qu'ils grandiront, ils s'apercevront graduellement de l'efficacité de ces dons qui les rendront dociles à l'inspiration de la grâce. Ils sont pourvus d'armes nécessaires pour faire le bien et résister au mal. De la vie, ils ne connaissent encore que le beau et le bon. Ils sont purs comme des anges. Leurs yeux sont candides, leur démarche et leurs manières, faites de gentillesse et de simplicité. A les voir, on se défend de la pensée que pour eux viendront inévitablement les heures de combat et de lutte pour sauvegarder leurs âmes des ornières de la route, qu'ils soient en butte aux tentations, ou qu'ils se trouvent au contact d'âmes contaminées. Il fait peine de songer qu'ils devront perdre cette bienheureuse ignorance des laideurs de la vie. Mais cette inquiétude qu'on conçoit à leur égard est amoindrie cependant, en comptant sur les bienfaits de la grâce qui les orientera puissamment, s'ils veulent entendre sa voix. "A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire", a dit Corneille. Et quelle gloire plus belle, vraiment, que celle de vaincre l'enfer et Satan, quand les armes fournies pour la bataille viennent de Dieu lui-même?

Ces petits feront un jour l'âpre rencontre de la douleur, mais ils sauront la supporter avec vaillance et résignation. Ils pourront avoir à lutter pour la défense de leur foi, mais ils se sentiront de force à désirer même la mort plutôt que de la trahir. L'on pourrait aussi prévoir qu'ils auront à subir les moqueries, le bas sarcasme de ceux qui font triste profession de ne croire à rien, mais alors, ils n'hésiteront pas devant l'attitude à prendre pour les confondre. Ils n'auront pas peur, dans quelque circonstance que ce soit, de faire montre de leurs croyances et de leurs convictions, car ces paroles terribles de Notre-Seigneur leur seront sans cesse présentes à l'esprit: "Celui qui rougira de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père qui est dans les cieux."

Lisez ce fait qu'on me racontait dernièrement, et qui vous édifiera aussi bien que moi. Un jeune homme, qui était alors sans foyer, allait prendre son repas du midi dans un grand magasin de Winnipeg. L'habitude qu'il avait prise sur les genoux de sa mère, de dire son Benedicite *l'avait suivi dans cette immense salle à dîner publique. Et chaque jour, sans ostentation, mais de main ferme, il traçait sur sa poitrine le Signe de la Croix... L'histoire ne dit pas qu'il se soit trouvé là des gens pour le critiquer et se rire de sa profession de foi, qu'il n'était pas obligé de faire, remarquez-le bien, entouré qu'il était de personnes aux croyances différentes de la sienne. Mais l'histoire rapporte, au contraire, que ce jeune homme fut grandement admiré... Je vous dis, moi, que même parmi nos bons catholiques, de ceux-là qui ont reçu la force de confesser Jésus-Christ, il en est peu qui aient le "courage" d'un pareil acte de foi ouverte aussi constant.*

JACQUELINE des ERABLES.

23 juin 1919.

PENSEES CHOISIES

Il y a une certaine honte d'être heureux, à la vue de certaines misères.

* * *

L'amitié n'a rien d'emporté; tout en elle reste calme et doux; elle est aussi très désintéressée; voilà pourquoi, sans doute, elle est si vraiment rare et belle. — *Maze-Cenzier.*

La vraie mission de la femme est de consoler les souffrances qu'on lui confie et d'offrir à Dieu tout bas ses propres douleurs.

* * *

La gloire des grands hommes se doit toujours mesurer aux moyen dont ils se sont servis pour l'acquérir.

PRIERE D'UNE SERVANTE

"Mon Dieu! faites-moi la grâce de trouver la servitude douce et de l'accepter sans murmure, comme la condition que vous avez imposée à tous en nous envoyant dans ce monde. Si nous ne nous servons pas les uns les autres, nous ne servons pas Dieu, car la vie humaine n'est qu'un service réciproque. Les plus heureux sont ceux qui servent leur prochain sans gages, pour l'amour de vous. Mais nous autres, pauvres servantes, il faut bien gagner le pain que vous ne nous avez pas donné en naissant. Nous sommes peut-être plus agréables encore à vos yeux pour cela, si nous savons comprendre notre état; car, outre la peine, nous avons l'humiliation du salaire que nous sommes forcés de recevoir pour servir souvent ceux que nous aimons.

"Nous sommes de toutes les maisons, et toutes les maisons peuvent nous fermer leurs portes; nous sommes de toutes les familles, et toutes les familles peuvent nous rejeter; nous élevons les enfants comme s'ils étaient à nous, et, quand nous les avons élevés, ils ne nous reconnaissent plus pour leurs mères; nous épargnons le bien des maîtres, et le bien que nous leur avons épargné s'en va à d'autres qu'à nous!

"Nous nous attachons au foyer, à l'arbre, au puits, au chien de la cour, et le foyer, l'arbre, le puits, le chien, nous sont enlevés quand il plait à nos maîtres; le maître meurt, et nous n'avons pas le droit d'être en deuil!

"Parentes sans parenté, familières sans familles, filles sans mères, mères sans enfants, coeurs qui se donnent sans être reçus: voilà le sort des servantes devant vous! Accordez-moi de connaître les devoirs, les peines et les consolations de mon état; et, après avoir été ici-bas une bonne servante des hommes, d'être là-haut une heureuse servante du maître parfait!"

Lamartine.

CONSEILS PRATIQUES

Taches de fruits sur le linge

Appliquer tout de suite de l'amidon en poudre sur la tache et le laisser pendant plusieurs heures. La coloration sera absorbée par l'amidon et la tache disparaitra.

* * *

Pour enlever le blanc des collets des manteaux ou paletôts

Les vêtements noirs se salissent vite de blanc où ils viennent en contact avec les cheveux et le cou. La grande difficulté du nettoyage n'existe pas si l'on emploie une cuillerée à thé d'ammoniaque dans laquelle assez de sel a été mis pour faire un mélange. Ceci, employé, comme agent nettoyeur, préservera de toute décoloration, mais cette préparation étant un poison vif, il faudra user de précaution en s'en servant.

BERCEUSE

La paupière demi-close,
A l'ombre du blanc rideau,
Comme un oiseau qui se pose,
L'enfant dort dans son berceau.

Le bon ange qui le veille
Le berce pour l'apaiser,
Et tout bas, à son oreille,
Lui chante dans un baiser:
Do, do, l'enfant do.
L'enfant dormira bientôt.

Au travers de la fenêtre,
Avec un bonheur joyeux,
Le soleil entre et pénètre
Comme un voisin curieux.

On abrège sa visite
A grand renfort de volets,
Et la lumière éconduite
Eteint ses derniers reflets.
Do, do, l'enfant do.
L'enfant dormira bientôt.

Afin que l'horloge meure,
On retient le balancier;
Le lutin bruyant de l'heure
Suspend son marteau d'acier;

On n'entend que le silence,
Et sur le doux oreiller,
Dans la paix et l'innocence
On voit l'enfant sommeiller.
Do, do, l'enfant do.
L'enfant dormira bientôt.

Et ses deux lèvres vermeilles
Ont un miel mystérieux
Que d'invisibles abeilles
Cueillent aux jardins des cieux.

Son haleine fraiche et pure,
Avec un rythme charmant,
Semble le premier murmure
De son premier mot: "Maman!"
Do, do, l'enfant do.
L'enfant dormira bientôt.

Henri CHANTAVOINE.

Souffrez-vous de dyspepsie nerveuse?

Comme elle ruine l'individu, comme elle lui vole son sommeil, détruit ses forces, rend sa vie misérable! Les nerfs sont affectés et non pas l'estomac. Des nerfs affamés sont la cause du mal. Vous avez besoin de Ferrozone parce que c'est une nourriture des nerfs. Il fournit les éléments nécessaires à la constitution d'un riche sang rouge. C'est la réserve de la santé. Plus votre sang est riche, meilleure sera votre santé. Ferrozone rapidement donne du sang, renforcie l'organisme nerveux, l'organe digestif. Les troubles nerveux disparaissent comme par magie. Vous essaierez Ferrozone. 50 sous la boite chez tous les marchands.

LES CHOSES QU'IL NE FAUT PAS FAIRE A TABLE

1o.—Pencher son assiette pour recueillir la dernière goutte de potage.
2o.—Aspirer le potage avec bruit.
3o.—Frapper fort la cuillère contre l'assiette.
4o.—Porter son couteau à la bouche.
5o.—Essuyer son couteau sur son pain.
6o.—Couper son pain avec son couteau; on doit le rompre, en petits morceaux au fur et à mesure des besoins.
7o.—Essuyer son assiette avec une bouchée de pain.
8o.—Sucer les os ou les prendre avec ses doigts. On doit détacher la viande qui tient aux os avec son couteau et laisser ce qu'on ne peut enlever.
9o.—Vider son verre ou ses verres en quittant la table; on doit au contraire laisser du liquide dans tous les verres.
10o.—Mettre le coin de sa serviette entre le cou et le col de sa chemise; la serviette est posée à moitié dépliée sur les genoux.
11.—Mordre à même un fruit.
12o.—Cracher les noyaux dans son assiette.
13o.—Boire avant que la bouche ne soit vide.
14o—Ecraser les légumes pour en faire une purée.
15o.—Se servir de cure-dents à table.
16.—Plier sa serviette à la fin du repas, si l'on est en visite ou à l'hôtel.

On jouait la comédie en société dans une petite ville de Suisse. Une demoiselle devait remplir un rôle principal. Un peu avant qu'on levât la toile, la mère de la jeune personne s'avance, et, s'adressant à l'assemblée:
— Mesdames, dit-elle, je voudrais bien que vous eussiez la complaisance de permettre que ma fille dit son rôle la première, parce que nous soupons en ville.

Afin de se tenir au courant de l'opinion et des besoins des fermiers de langue française et de pouvoir toujours les protéger, la compagnie Adanac Grain a cru devoir s'assurer les services d'un fermier canadien-français, M. Maurice Duprey.

La plupart des enfants souffrent des vers. Si on n'y porte pas promptement remède, il en pourra résulter de sérieux dangers pour leur santé. Les Poudres de Miller contre les vers chasseront les vers de l'estomac et des intestins et agiront de telle sorte sur l'organisme qu'il n'y aura pas à craindre un retour des vers. Plus que cela, elles répareront le mal fait aux organes par les vers et leur rendront la santé.

Feuilleton de la Liberté No 26

LES DEUX MAINS

Par

Pierre l'Ermite

— C'est lui que vous appelez "Christ"?

— Oui... le Christ Jésus, Fils de l'éternel Dieu, fait homme par amour pour racheter l'humanité de la faute originelle. Personne au monde ne peut se mettre en face de lui, le considérer dans la sincérité de son coeur, sans tomber un jour entre ses bras, comme vous y tombez vous-même!...

— Il a souffert... lui aussi..?

— Et souffert pour vous, Olivier Bernard! L'instant immense où nous sommes, il l'a prévu, il l'a voulu... Il vous appelle!... Ah! soyez enfin vous-même, et allez à Lui!...

Olivier le regarde encore... D'un mouvement lent, réfléchi, il l'attire à ses lèvres, et, longuement, le baise...

— ... Et je lui réponds!...

— Maintenant, ne vous préoccupez plus de l'avenir. Notre caractéristique, à nous chrétiens, est de nous aimer et de nous soutenir les uns les autres. Et je vous aime, Olivier, et je vous soutiendrai!... Je me mettrai entre la douleur et vous!... Vous voulez rester à Grez, n'est-ce pas..?

Olivier joint les mains:

— Et où pourrais-je vivre ailleurs désormais?...

— Donc, vous resterez à Grez, d'une façon ou de l'autre!... Dussé-je ouvrir moi-même une école pour vous la donner! Vous êtes mon frère dans le...

Ici le curé s'arrête, ayant peur d'aller trop loin. Le malade s'en aperçoit, et comme l'abbé lit une interrogation dans ses yeux, il met aussitôt sa phrase au point:

— Vous serez mon frère dans le Christ, quand vous serez baptisé... Car il faut que vous soyez baptisé...

— Oh! maintenant, je m'abandonne à vous... Je veux tout ce que vous voulez!...

Mais, subitement, la figure du malade s'éclaire d'un sourire... une autre pensée pleine de douceur lui est venue:

— Je deviendrai alors aussi son frère... à elle..?

L'abbé, très loin, ne s'attendait pas à cette association d'idées.

Il ne voulut pas en paraître surpris, et répondit tout aussitôt:

— Oui... il y aura entre elle et vous un lien qui n'existe pas encore. Son Dieu sera votre Dieu... Sa religion sera votre religion, et vous marcherez vers le même but, soutenus par les mêmes espoirs et le même sacrement. Mais, mon très cher ami, je voudrais qu'actuellement il y eût du silence sur votre âme..., que vous méditiez l'acte si grave que vous allez accomplir, et que rien ne se mette entre vous et Lui...., pas même elle!...

— ... Que votre volonté soit faite! répond Olivier, visiblement fatigué par cet entretien.

— Non... pas la mienne: celle de Dieu qui vous parle par ma pauvre bouche...

. . . .

Il y avait dix minutes que l'abbé Longuet s'était retiré, et déjà Olivier recommençait à s'agiter... Peu à peu, avec la fièvre, le délire réapparut comme aux plus mauvais jours du début de la maladie.

La lettre, surtout, revient dans les paroles incohérentes qui se pressent aux lèvres du jeune homme. On sent que chacune de ses phrases a comme labouré douloureusement l'âme de cet infortuné.

— Inutile de me déplacer... Je resterai quand même!...

Et il se dresse sur son lit, avec des yeux de défi:

— ... Oui, je resterai... mais sous terre!... Venez donc m'y chercher!... Rue Bolivar?... Ah!... Ah!... Ah!... Je me cacherai dans le presbytère...

Puis c'est l'écho des aperçus graves, indiqués par le curé:

— Pas à elle!... Je ne dois pas penser à elle!... Mais à Lui!... Rien entre nous deux... pas même elle!...

Et la préoccupation religieuse paraît prendre bientôt le dessus.

Pour la seconde fois de sa vie, sa mère le voit joindre les mains... Ses lèvres bégayent des mots qui peuvent être des prières...

C'est d'ailleurs le Vendredi-Saint.

Il y a dans l'air comme des effluves de piété qui battent de leurs supplications tous les murs de toutes les demeures. Et elles semblent faire inconsciemment entrer le malade en communion avec ceux qui, dans ces jours trois fois saints, reviennent du fond de leur indifférence ou de leur scepticisme au Dieu de leurs ancêtres.

La foule se rend nombreuse à l'église de Grez pour l'adoration de la croix, qui est une cérémonie très populaire dans le pays. Adda, en y conduisant ses élèves, monta jusqu'à la sacristie pour avoir des nouvelles.

— Priez pour lui, répond le curé, c'est un pauvre malheureux que Dieu conduit à la vérité par des chemins terribles!

— Vous croyez qu'il y arrivera?

— Il y vient tellement, qu'il m'a livré ses insignes maçonniques. Ma bonne, qui l'a vu tout à l'heure, me racontait qu'en son délire il répétait des phrases entières d'une imitation de Jésus-Christ que je lui ai laissée.

— Et le baptême?...

— Il le recevra à la première occasion favorable.

— Le médecin disait, ce matin, au château, que sa rechute le tuerait...

— De toutes les façons, j'ai l'intention de le baptiser très vite... Seulement, ce sont des jours exceptionnels... Il ne sait presque rien de la religion, et je guette l'heure la meilleure que m'indiquera la Providence. Priez, ma petite Adda, c'est le seul mot sérieux que, vous et moi, puissions dire en ce moment!... Priez pour lui, qui vous aime toujours beaucoup!...

— Et moi, dit Adda, je le plains tellement aujourd'hui que j'ai l'impression de l'aimer enfin un peu...

CHAPITRE XXX

Adda avait été très franche dans la réponse qu'elle venait de faire à l'abbé Longuet.

Presque à son insu, il se produisait une transformation dans sa mentalité primitive... Une petite fleur d'affection poussait en la pitié de son coeur.

Elle ne se sentait plus la jeune fille altière, révoltée jusqu'à la dernière limite de sa fierté parce qu'un Olivier Bernard avait osé lever jusqu'à elle l'audace de son amour.

Certes, Adda n'admettait pas encore la possibilité de se laisser aimer par cet homme.

Mais le travail lent des réflexions intérieures... l'estime, la commisération pour une grande souffrance amenaient peu à peu la jeune fille à cette frontière qui borde les contrées les plus diverses du sentiment humain.

Elle sait Olivier pauvre, malheureux, sans avenir, persécuté, en marche sur le chemin douloureux de la croyance. Dans ces conditions, il devient intéressant, et, vraiment, la jeune fille répond à la demande de prières avec une sympathie que sa franchise ne songe pas à dissimuler.

Le matin du Samedi-Saint, Adda sortit de l'église sans avoir pu joindre l'abbé Longuet, dont elle espérait apprendre quelque chose... Mais elle rencontra la bonne du presbytère et, d'avance, elle lut du malheur sur sa figure.

— Il ne va pas du tout..., dit la servante; la nuit a été terrible!

— Vous le croyez perdu?

— Le médecin ne garde plus aucun espoir. Son cocher l'a entendu affirmer qu'il ne lui donnait pas trois jours... et encore!

— Et juste au moment où M. le Curé venait de le conquérir!

— Cela lui servira pour là-haut.

— Savez-vous qui je plains surtout en ce moment terrible?... conclut la jeune fille... C'est la pauvre mère qui va rester seule, sans logis, sans argent, et sans aucun moyen d'en gagner.

— Ca, c'est la vie, ma pauvre demoiselle!...

— Alors, la vie est bien triste! fait Adda en descendant lentement la petite côte qui vient mourir devant la ruelle de Perthes.

"Ca, c'est la vie!..." La phrase de la bonne revient devant sa pensée comme pour défier toute contradiction. Et quand elle l'a bien vue, bien acceptée, Adda se trouve devant la maison de l'instituteur, dont les volets clos sur la façade muette semblent être des yeux tristement fermés dans un visage déjà mort.

Un instant, la jeune fille médite cette vision. Olivier Bernard est venu à Grez comme on va au bonheur, à la victoire, à l'avenir... Et il meurt malheureux, vaincu, haï par les siens, sans aucun espoir ici-bas. Pauvre garçon!... Et comme il enlève à bien d'autres le droit de se plaindre de la destinée!

Mais qu'est-ce?

Mme Bernard a poussé la petite grille de l'école, et vient de sortir dans la ruelle.

Sans le chercher, sans peut-être le vouloir, les regards des deux femmes se sont croisés.

Alors, il se passe ceci:

La vieille mère, dont le vent agite les mèches grises, fixe Adda, hésite, puis semblant faire appel à tout son courage, vient, très simplement, très doucement, prendre les deux mains de la jeune fille, et, avec une immense douleur au fond des yeux:

— Mademoiselle, mon malheureux enfant va mourir!...

D'un mouvement irrésistible Adda ouvre les bras, attire la mère sur sa poitrine, et l'embrasse dans une longue étreinte...

— Pauvre Madame!... Peut-être que non..?

— Si... je le sais.... moi! Ils me l'ont tué, mon grand! Il allait mieux.. Vous lui aviez fait du bien... après lui avoir fait tant de mal!...

— .....

— Oh! je ne vous fais pas de reproches!... C'était votre droit!... Nous sommes de pauvres gens.... Oui, il a beaucoup souffert par vous.. Mais ce sont les autres qui me l'ont tué!....

La vieille femme regarde la route grise qui s'enfuit monotone vers l'infini de la plaine.

— Je n'avais qu'un enfant..., il était l'espoir de mes vieux jours...., c'est pour lui que je vivais..., il était ma raison d'être... mon bien, mon tout!.. Et il va partir!.... Il faut que je m'habitue à cette effroyable chose: "il va partir..." Oh! mon Dieu!...

— Il n'y a donc plus rien à faire..?

— Rien!

— Pourtant si!... Prier... pour que Dieu vous épargne, ou vous donne la force...

— Prier!... répète la mère avec une intonation découragée.. Depuis longtemps déjà... je ne sais plus!

—En tous cas, si, moi, je puis quelque chose, je me mets entièrement à votre disposition.

— Je vous remercie..., je ne vois pas...

Mais, tout à coup, Mme Bernard fait un geste.... Une idée vient de surgir en elle.

— Oh! si j'osais..? fait-elle en revenant.

— Osez.... Osez tout!...

— Ecoutez, Mademoiselle.. On ne refuse pas un verre d'eau au pauvre qui meurt de soif et qui vous implore!... Or, mon fils à moi... il se meurt!... Vous entendez bien, Mademoiselle, l'affreuse phrase!.. Il se meurt!... Le médecin a dit ce matin: "Donnez-lui ce qu'il demande!..."

— Et il demande quoi..?

— Rien... Mais je sais bien, moi, qui lis en son âme comme dans un livre ouvert..., je sais bien ce qui lui ferait plaisir..., la seule chose qui le sauverait peut-être..., ce qui, du moins, mettrait dans sa nuit un tel rayon... dans son agonie une telle douceur, que ce serait presque un rêve de mourir ainsi!... Oui, je le sais bien, moi!...

— Mais dites!... répond Adda tremblante comme une feuille.

— Il n'est pas besoin de le dire, Mademoiselle... Vous m'avez comprise! Et ce serait si simple!... Il s'agirait, au seuil de la mort, d'oublier un instant les conventions mondaines. Vous n'êtes plus Mademoiselle Adrienne...; vous ne pensez plus au château, ni aux gens du village... Vous êtes une chrétienne... une bonne petite chrétienne qui a pitié d'une vieille mère et de son enfant... Il s'agirait de redevenir simplement vous... comme vous

Pour Lire au Foyer le Dimanche

EVANGILE

IVe DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

(S. Luc, v, 1-11.)

En ce temps-là, Jésus, étant sur le bord du lac de Génésareth, se trouva accablé par une foule de peuple qui venait à lui pour entendre la parole de Dieu. Il aperçut deux barques arrêtées au bord du lac, et d'où les pêcheurs étaient descendus pour laver leurs filets: il monta donc dans l'une de ces barques, qui appartenait à Simon, et le pria de s'éloigner un peu du rivage; puis, s'étant assis, il instruisait le peuple de dessus la barque. Dès qu'il eut cessé de parler, il dit à Simon: Avancez au large, et jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit: Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; néanmoins, sur votre parole, je jetterai les filets. Les ayant donc jetés, ils prirent une si grande quantité de poissons, que leurs filets se rompaient. Alors ils firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans l'autre barque, de venir les aider. Ils y vinrent, et remplirent tellement les deux barques, qu'elles étaient près de couler à fond. A cette vue, Simon-Pierre se jeta aux pieds de Jésus, et lui dit: Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur. Car la pêche qu'ils venaient de faire l'avait saisi d'étonnement et d'effroi, lui et tous ceux qui étaient avec lui, aussi bien que Jacques et Jean, fils de Zébédée, compagnons de Simon. Mais Jésus dit à Simon: Ne craignez point; désormais vous serez pêcheurs d'hommes. Et, ayant ramené leurs barques au rivage, ils quittèrent tout et le suivirent.

Les Mystères

I.—Il y a des mystères.

"La bêtise humaine."

Robin, mon cordonnier, je vous demande bien pardon de ce détail, m'envoya ces jours derniers une paire de chaussures que le brave homme avait réparées avec tout son art. Mais Robin avait enveloppé le paquet d'un numéro de journal qui n'avait rien de flatteur pour nous, catholiques. Ecoutez plutôt: l'article principal avait pour titre: la bêtise humaine.

"Qu'ils sont simples et naïfs ceux qui écoutent les prêtres. Ils leur font avaler chaque jour des couloeuvres longues comme des serpents boa. Quoi de plus indigne de l'humanité que d'incliner sa raison devant des mystères incompréhensibles? Quelle absurdité de dire, par exemple, que le même Dieu est un et triple tout à la fois? mais il faut s'incliner sans comprendre, et tous ces pauvres gens disent: Amen. Nous autres, nous n'en sommes plsu là, nous avons émancipé la raison... Nous ne croyons que ce que nous voyons, et nous n'allons pas chercher au delà..."

Je m'arrêtai rêveur, me disant que peut-être ce brave cordonnier pourrait bien avoir avalé, lui aussi, cette couloeuvre, ou plutôt cette vipère. Et combien d'autres avec lui liront cet imprimé, qui, d'une phrase, efface toutes nos croyances.

Je pris mon chapeau, et me voilà chez Robin, qui trônait sur son tabouret et travaillait sans perdre haleine.

— Qu'y a-t-il, Monsieur le curé? les souliers sont trop courts? ça s'allongera, soyez-en sûr.

— Il ne s'agit pas de ça, Robin; as-tu lu cet article?

Et je lui montrais le journal un peu fripé mais que j'avais emporté comme pièce à conviction.

— Oui, Monsieur le curé, répondit Robin d'un air assez embarrassé. Tout de même, Monsieur le curé, il est étonnant qu'il y ait des mystères dans la religion. Maintenant on n'en veut plus, on veut tout savoir et tout comprendre.

— Oui, mon pauvre Robin. Si tu osais, tu me dirais avec Corbinet le rédacteur, que croire aux mystères, c'est la bêtise humaine.

Et je songeais à saint Augustin, à saint Jérôme, à saint Thomas, à Bossuet, à Newton, à Pasteur, dont les grandes figures pâlissaient devant le génie... de Corbinet, le rédacteur.

Mais Robin était un honnête homme, loyal, et sincère. Je l'entrepris. Il suspendit sa besogne et m'écouta comme un homme qui raisonne et se rend compte.

Ce que c'est qu'un mystère

— Si tu écoutais Corbinet, tu croirais qu'un mystère, c'est un rébus qui n'a pas de sens, une assertion dont les termes se contredisent. Ce n'est pas cela.

Le mystère est une vérité dont on ne sait pas tout le comment et tout le pourquoi, mais dont on comprend suffisamment les termes pour en tirer profit. C'est une vérité dont on ne voit pas toute la profondeur, mais dont on saisit pourtant les éléments, une fois que Dieu les a révélés.

Le mystère de la Trinité

Le mystère de la Trinité, c'est-à-dire d'un Dieu en trois personnes, est révélé en termes très simples. Quoi de plus clair que le nom de Père, de Fils, d'Esprit-Saint? Qui ne comprend ce que veulent dire, Père, Fils, Esprit?

— Oui, mais c'est contradictoire. Corbinet l'a dit: un et trois, c'est le même Dieu qui est un et qui est trois. Vous ne sortirez pas de là, Monsieur le curé.

— Ce n'est pas contradictoire du tout: Dieu est un dans sa nature, trois dans ses personnes. Un sous un point de vue, trois sous un autre aspect: non pas trois dieux, mais trois personnes qui ne sont qu'un seul Dieu.

Le triangle.

Vois un triangle: il est un dans sa surface, il est trois si on regarde les côtés, un sous un rapport, trois sous un autre. En quoi y a-t-il contradiction?

— Mais c'est pourtant vrai, fit Robin.

I avait compris.

— Mais, ajouta-t-il, il ne devrait pas y avoir de mystères dans la religion.

Partout des mystères.

— Mais, mon cher, la nature en est remplie. Il y en a partout. Vois cette semence jetée en terre. Elle meurt et il en sort une tige, une fleur, un arbre. Comment cela se fait-il? Mystère.

— Mystère pour nous, Monsieur le curé, mais pas pour les savants.

— Mystère pour tous, Robin, la science constate les faits, mais ne les explique pas. Elle reconnait son impuissance.

Et je citai cete phrase extraite du rapport de M. Masquart, membre de l'Institut, président de l'Association française pour l'avancement des sciences.

"Il faut bien reconnaitre que, sans remonter à l'origine des choses, la science n'a devant elle que des mystères: l'attraction universelle, la chaleur, la constitution des corps, la lumière, l'électricité, le magnétisme, la vie..."

Dieu doit savoir des choses que nous ignorons

— S'il y a des mystères dans l'ordre des choses qui sont à notre portée, il est tout simple qu'il y en ait dans l'ordre des choses divines.

On admettra sans peine que Dieu, ayant une intelligence infinie, doit connaitre des vérités qui échappent à notre intelligence bornée. S'il plait à Dieu de nous révéler les choses qui sont au-dessus de nous, sans nous en donner le comment et le pourquoi, ne nous en plaignons pas. C'est déjà nous faire une immense faveur.

Les savants.

Hé quoi! les savants ont une infinité de connaissances étrangères, inaccessibles au commun des esprits, et Celui qui est la science et la lumière même ne connaitrait pas de vérités au-dessu de l'esprit le plus pénétrant?

Dis à un homme tout à fait ignorant que ce soleil qu'il voit se lever, monter vers son midi, décliner vers son couchant, et enfin disparaitre, est pourtant immobile au centre du monde, dis-lui que cette terre sur laquelle il est bien fixé tourne sur elle-même avec une effrayante rapidité. Tu le verras sourire.

Il croira que tu te moques de lui. Il te dira peut-être: J vois le soleil se mouvoir, je vois la terre immobile, je m'en tiens à ce que je vois.

Nos raisonnements contre les mystères sont moins solides que le sien, car enfin il y a moins de distance entre l'ignorant et nous qu'entre nous et Dieu. Si un homme ne peut embrasser toutes les connaissances humaines, comment veux-tu qu'il puisse embrasser toute la science de Dieu?

Il faut donc qu'il y ait des mystères.

Il est absurde de dire: je ne crois que ce que je vois.

Ce serait arriver à ne plus rien croire du tout.

Comprends-tu ce que c'est que vivre, ce que c'est que mourir? Comprends-tu ce que c'est que la chaleur, le froid, la joie, la tristesse? ce que c'est que la couleur, l'odeur, la lumière?

— Et quel savant comprend cela?

— Aucun.

Et tu veux comprendre celui qui a fait toutes ces choses que les savants ne comprennent pas? Tu ne comprends pas un moucheron, une fleur, un grain de sable, et tu veux comprendre Dieu?

Non, tu t'inclineras devant lui comme on le fait devant les savants, heureux encore d'apprendre des choses que tu ne savais pas. Il te suffira de savoir qu'elles sont vraies, comme tu sais que tu as la vie sans pouvoir le comprendre.

Robin trouva la réponse excellente. Je lui racontai le trait suivant:

Myope et ballon.

J'ai connu un brave homme qui ne croyait lui aussi que ce qu'il voyait. Il était myope, ses croyances en étaient forcément très bornées.

Un jour, il se promenait dans la campagne avec un compagnon. Un ballon vint à passer au-dessus de leur tête.

— Un ballon! fit le promeneur aux bons yeux.

— Je n'en crois rien, reprit le myope, car j'ai des yeux, et si le ballon existait, je le verrais certainement.

Et pourtant le ballon était chose évidente pour tous, mais le myope ne le voyait pas au bout de son nez. L'interlocuteur eut beau faire, en appeler au témoignage des passants, le myope n'en voulut rien croire.

Il répétait toujours la sentence consacrée: "Je ne crois que ce que je vois."

C'est l'absurdité des incrédules qui limitent le monde au champ de leurs regards et n'admettent rien au delà.

Robin y voyait plus clair.

Je le quittai là-dessus, non sans l'avoir dissuadé de continuer à lire l'affreux journal de Corbinet.

Mais j'ajouterai quelques explications pour le lecteur.

II.—Pourquoi Dieu révèle-t-il les mystères?

C'est d'abord pour nous demander la soumission humble de notre esprit par la foi, comme nous soumettons notre volonté par l'obéissance et par l'amour. Mais surtout, c'est pour nous apprendre des vérités admirables dont la connaissance sanctifie notre vie.

La Sainte Trinité.

Sans doute, c'est un grand mystère. Mais pourquoi nous plaindre de la lumière dans laquelle Dieu nous fait pénétrer?

"Là, nous dit Bossuet, nous sont proposées les profondeurs de l'Etre divin, les richesses infinies de cette nature plus féconde encore au dedans qu'au dehors. La Trinité, c'est le Père, principe des opérations immanentes; le Fils, c'est le Verbe, la pensée, la parole du Père; l'Esprit-Saint, c'est l'amour. C'est donc Dieu dans sa vie intime se connaissant et s'aimant, nous connaissant et nous aimant."

L'Incarnation.

Un Dieu fait homme, c'est-à-dire le Fils de Dieu prenant un corps et une âme, sans cesser d'être Dieu.

Quelle lumière jetée sur la justice d'un Dieu offensé qui ne peut être apaisée que par l'expiation d'une victime, d'une dignité infinie! quelle lumière jetée sur la malice du péché qui n'est réparé que par les souffrances de l'Homme-Dieu! quelle lumière sur l'amour de Dieu pour nous! quelle ineffable bonté l'a porté à se faire enfant, ouvrier, pour se faire notre modèle et notre consolateur!

L'Eucharistie.

C'est un grand mystère encore que celui de l'Eucharistie. Mais que de joie, de consolation, de force, d'espérance et d'amour amène avec elle la participation à ce mystère des mystères.

Quelle époque précieuse dans la vie que celle de la Première Communion, comme vous compreniez alors la bonté de ce Dieu qui a voulu vous donner, caché sous les apparences du pain, son corps, son sang, son âme, sa divinité, tout son être.

Que d'adorations, quel culte dans l'Eglise rendu à la divine Hostie! Pour elle, les temples somptueux, autour du divin sacrifice, les fêtes et les solennités de chaque semaine. Et pour le chrétien, quel moyen de garder son innocence et de devenir meilleur!

"Ce n'est que par une conduite pure, par des moeurs irrépréhensibles, par des victires reuportées sur soi-même, qu'on arrive au divin banquet. Que de chrétiens parmi nous auront dû à la Sainte Eucharistie d'avoir pratiqué ce que leur religion avait de plus saint et de plus parfait! Que de passions vaincues, d'offenses pardonnées, d'occasions évitées, de pauvres soulagés, de mouvements de haine étouffés? En un mot, que d'actes héroïques de vertu inspirés, soutenus par le désir de se rendre moins indigne de participer à ce que la religion appelle les saints, les redoutables mystères." — (Mgr Frayssinous.)

Voilà à quoi sert la révélation des mystères. Elle nous apprend avec une inébranlable certitude des vérités qui sont la lumière et le bonheur de la vie.

Conclusion.

Les mystères ne sont donc pas un enseignement absurde, obscur, inutile, difficile. Allez et instruisez-vous. Celui qui lest a enseignés a dit: "Mes paroles sont esprit et vie." Que les mystères de la religion chrétienne soient cela pour vous. Ils vous donneront la vérité et la sagesse en ce monde, et pour l'autre vie d'immortelles espérances.

—"Causeries du dimanche."

SELON SES MOYENS

La Commission du coût de la vie a tenu séance à Québec, et est maintenant occupée à recueillir des témoignages en d'autres lieux. Beaucoup d'opinions ont été émises devant elle, et le rapport qu'elle ne manquera pas de présenter lorsque son travail sera terminé, offrira un intérêt particulier. Contribuera-t-il à faire disparaitre le terrible malaise dont souffre le pays, et à rétablir un équilibre suffisamment normal entre les ressources et les dépenses nécessaires?

Espérons-le sans y compter trop, car il nous semble que l'on se repose plus qu'il ne faut sur les mesures administratives, pour la guérison des maux actuels. Sans doute des lois sages, édictées dans l'intérêt commun et non pour le bénéfice de quelques particuliers, aideront beaucoup à améliorer la situation; mais comme nous l'avons maintes fois répété: il faut que chacun y mette du sien.

Aide-toi, le Ciel t'aidera... Ce proverbe est toujours vrai, et plus pratique que jamais.

Gémir ne sert de rien. Récriminer n'est guère plus efficace. Commençons par voir ce que nous pouvons bien faire nous-mêmes; cela ne nous empêchera pas, ensuite de tâcher de faire agir les autres.

La guerre et la crise économique qu'elle a provoquée, ou aggravée, font que les ressources à notre disposition ne sont plus ce qu'elles étaient il y a cinq ans. Tel qui attachait alors facilement les deux bouts avec mille, deux mille ou quatre mille piastres de salaire par année, suivant ses obligations, n'y arrive plus aujourd'hui par suite de la diminution du pouvoir d'achat de l'argent. Sans doute, il est justifiable de chercher à augmenter ses ressources, et les efforts qu'il fait en ce sens sont parfaitement légitimes; mais s'il s'appliquait aussi à se convaincre que sa position a changé, et qu'elle lui impose maintenant des sacrifices qu'il n'avait jamais connus auparavant, est-ce que cela ne serait pas un commencement de solution à des difficultés qui paraissent maintenant inextricables?

Vivre selon ses moyens est une recette à nulle autre pareille pour l'équilibre d'un budget. Est-ce que réellement on s'y applique comme on devrait le faire? Est-ce qu'on fait des efforts pour se départir d'habitudes que la prospérité nous avait fait tout naturellement contracter, et qui, tout en étant agréables, peuvent être mises de côté?

Sans doute la civilisation, le progrès moderne nous ont créé des besoins qu'on ne peut ignorer. On ne peut pas plus se passer de certaines choses comme le gaz, l'électricité, le tramway, que l'on pourrait rétablir les réverbères d'antan, les cheminées du temps des Français, et le coche de nos pères. Mais est-on obligé de céder à la mode, de manger en hiver des mets que nos pères ne se permettaient qu'en été, de se gaver de théâtres, de dîners fins, de parties de plaisir, d'imiter les millionnaires dans notre façon de nous vêtir ou de nous loger?

Essayons par tous les procédés honnêtes d'améliorer notre condition, soit. Mais en attendant d'y réussir, attachons-nous à vivre selon nos moyens; et nous serons étonnés de constater que c'est encore le mode le plus pratique de traverser la crise actuelle.

étiez "vous" tout à l'heure quand vous m'avez embrassée... Il s'agirait d'entrer chez nous, de monter voir mon fils..., mon fils..., Mademoiselle..., que j'ai encore pour quelques heures à peine!... Mon pauvre chéri.. mon grand qui va mourir... et pour lequel, demain, je ne pourrai plus rien... ni vous, ni personne... parce qu'il sera froid et mort!...

Elle se prit la tête à deux mains:

— ... Je vais voir cela, moi!... Mon fils froid et mort!... Ses yeux ne me regarderont plus... ses lèvres ne diront rien... Oh! oui, soyez bonne, car vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir élevé un enfant..., d'avoir mis tout son espoir, toute sa vie en lui... Et subitement le voir s'en aller..., vous laissant là, toute seule..., l'impossible devenant là, devant vous, la réalité... Oh! mon Dieu, ayez pitié de moi!...

— Eh bien..., j'irai!..

— Et vous me le guérirez!..

— Dieu seul peut faire ce miracle...

— Et ceux qui aiment!...

— Voulez-vous... tout de suite..?

La vieille maman hésita:

— Non... il y a des joies qui tuent... Laissez-moi le préparer... Oh! merci!... merci!...

Elle prit les mains de la jeune fille, les baisa, les mangea de caresses, les baigna de larmes, auxquelles se mêlaient les larmes d'Adda qui maintenant ne résistait plus, se laissait aller à l'émotion qui la terrassait tout entière, s'appuyant contre le mur pour ne pas défaillir.

Puis, brusquement, la pauvre mère partit le long de la ruelle où soufflait un vent tiède d'avril qui éparpillait, comme une neige, les pétales de fleurs, sur la route.

Quelques instants Adda resta immobile, se demandant si vraiment de telles douleurs existent..? S'il était possible devant cette nature insouciante et jeune, au milieu des chants d'oiseaux et des parfums des fleurs, de voir s'enfoncer lugubrement dans le noir de la tombe une créature humaine et consciente... un être sensible et bon, éperdûment avide de lumière, de bonheur et d'immortalité..?

— Oh! oui..., j'irai,, Et je lui donnerai, moi, tout le bonheur qu'il voudra!...

Et, dans un sanglot, où son coeur de femme semble naitre d'un seul coup à la réalité de la vie:

— ... Il est trop malheureux!...

C'est le jour de Pâques!

Dans la chambre bien close, Olivier écoute les voix des trois petites cloches de Grez qui appellent, de toutes leurs forces, à la messe la plus solennelle de toute l'année.

L'abbé Longuet doit venir aussitôt après les vêpres pour le baptême, que l'aggravation de la maladie ne permet plus de retarder.

Personne autour d'Olivier ne garde plus d'espoir; la fièvre l'étreint d'une façon désormais victorieuse, et aucune science humaine ne peut plus briser sa marche vers la mort.

Pourtant le jeune homme semble très calme.

— Est-ce curieux, mère, dit-il, je devrais avoir un sentiment mauvais contre ce Dieu qu'on m'affirme être si bon... Je devrait tant lui en vouloir de ne pas venir à notre secours, car tu souffres, et tu souffriras peut-être bien plus encore! Or, tu ne pourrais croire la paix qui est en moi... Tiens...

Et il chercha une comparaison:

— C'est comme une mer très apaisée qui caresserait les rochers contre lesquels, hier, elle se brisait avec furie. Je n'en veux plus à personne... Oui.., Dieu est bon!... Je ne sais pas comment toutes ces contradictions s'arrangent, mais, j'en suis sûr, elles ont leur explication. Je suis heureux d'arriver enfin vers Celui qui est la définitive vérité... Quand l'abbé compte-il me baptiser..?

— Ce soir, peut-être, mon petit enfant... Il doit venir ici aussitôt après les vêpres... Mais, mon grand, Dieu est meilleur encore que tu ne supposes!... Tu ne sais pas qui va lui préparer les voies..? Tu ne sais pas qui veut fleurir ta chambre et parer nos pauvres meubles pour cette cérémonie..? Tu ne sais pas..? Il faut pourtant bien que je te le dise afin que tu en jouisses le plus longtemps possible... Devines-tu, mon amour?

Les malades ont souvent une acuité de vision extraordinaire.

Les mains d'Olivier se mirent à trembler...; ses yeux se fixèrent sur les yeux de sa mère:

— Oh!... ne me fais pas monter au ciel, pour retomber ensuite lourdement dans la réalité!... Ce que tu m'annonces est impossible!...

— Et pourtant, cela est!...

Olivier joignit les mains, et murmura:

— Merci... oh! mon Dieu!...

Ils ne s'étaient dit aucun nom, mais chacun sentait qu'il était compris...

— Tu veux veux bien qu'elle vienne..?

— C'est donc vrai... bien vrai..? Raconte-moi...

Alors, Mme Bernard s'asseyant à côté de son fils et prenant ses mains brûlantes dans les siennes, lui fit le récit de la rencontre inattendue. Adda avait été bonne et simple et douce... Elle l'avait embrassée...

— Elle t'a embrassée!...

— Elle a même pleuré avec moi, comme si elle avait été ma fille.

— Comme si elle avait été ta fille!..

Il y eut un silence. Ce fut Olivier qui le rompit:

— Oh! ce rêve!... Elle... toi... et moi, ici, unis dans la même foi et le même amour... Qui donc aurait pu quelque chose contre nous!... Non... c'eût été trop beau! Je dois partir, car il n'est pas permis d'être si heureux sur la terre... Nous trois autour de Lui!,,.en son nom!... Car c'est Lui qui a fait cela!... C'est Lui qui m'a réservé cette lumière pour la grande ombre que je sens venir. Je n'ai pas le délire, n'est-ce pas, mère..? Tu m'as bien dit qu'Adda viendrait à mon baptême..? Je ne rêve pas..? Je ne suis pas déjà au ciel, au pays où l'on aime..? C'est bien vrai..?

Il se frotta les yeux... se toucha les bras...

— Non... tu ne rêves pas...

— Et Adda viendra ici..?

— Elle viendra ici...

— Quand..?

— Ce soir... elle s'y rencontrera avec M. le Curé...

— Elle viendra plusieurs fois..?

— Probablement... Vous verrez ensemble...

— Ensemble!... Tous tes mots sont célestes!... Chacun tresse un lien de plus entre nous..., augmente ma reconnaissance envers Dieu si délicat pour le malheureux que je suis...

Il se coucha sur son oreiller, et les yeux fixés vers le mur, où se détachait maintenant le petit crucifix de l'abbé Longuet, le malade parut s'enfoncer dans l'extase de sa pensée.

Puis il dit à sa mère:

— Ouvre un peu la fenêtre... Laisse le soleil entrer... Là, c'est bien!...

De nouveau, il se tut, obéissant comme un enfant quand il devait prendre quelque chose, regardant souvent une petite pendule de faïence bleue qui sonnait gentiment les heures et les demies...

Vers 3 heures, il dressa la tête:

— Mère... je l'entends!...

— Mais non...

— Si..., c'est elle!... Regarde... Oh! je suis très sûr...

Mme Bernard écarta le rideau, et vit, en effet, une silhouette qu'elle connaissait bien s'arrêter devant la grille, hésiter un peu, cherchant évidemment le moyen d'avertir de sa présence

— Oui, c'est elle..., je crois, du moins..?

— Je le répète: moi, je suis très sûr!... Descends au-devant d'elle... vite!

Quelques instants après, un pas lent, mais léger, faisait chanter les marches. Mme Bernard précédait la jeune fille en toilette claire de Pâques.

Dans sa chambre, Olivier écoute...

Adda s'arrête quelques instants sur le palier, serrant sur son coeur, comme si elle voulait en comprimer les battements, une jonchée de roses qu'elle apporte pour le baptême.

Olivier s'est soulevé... Son visage n'exprime plus qu'une immensité de joie...

Adda fait quelques pas... La voici dans la chambre, un peu rougissante, fleur au milieu de ses fleurs...

Olivier joint les mains:

— C'est vous!... Vous, ici!...

Mais Adda s'est ressaisie.

— Oui, c'est moi... moi ici!..

D'un geste presque maternel, elle lui écarte les mains:

— Les maintes jointes..., c'est pour le bon Dieu seulement!...

—Vous êtes son ange!...

—Je ne suis que sa toute petite servante, et voyez les belles fleurs, qu'en son nom très doux, j'apporte à son malade.

Olivier ne parle plus... il regarde..

— C'est vous!... Vous!...

Cela dure quelques instants, pendant lesquels personne ne trouve plus un mot à dire; les grandes joies sont muettes comme les profondes douleurs.

— Les belles fleurs!... dit enfin Olivier en mettant sa main sous la moisson de pourpre dans laquelle se joue tout un soleil... Et elles sont bonnes aussi... elles me rafraîchissent!...

Il commença doucement à les élever sur son drap... à les laisser retomber, pour les élever encore. Puis, sur un signe de lui, Adda les prit pour les réunir en bouquet...

Il la regardait faire... avide de voir, souriant à tout comme un enfant heureux, l'aidant un tout petit peu, oh! très peu... car il était si faible!

— Voulez-vous me donner la main?.. dit-il tout à coup.

— Mais pour faire mon bouquet..., répond Adda, ce ne sera pas très commode!

— Donnez-moi la main, répète Olivier.

A ce moment, Adda voit à la tête du lit les yeux suppliants de Mme Bernard qui semblent dire:

— Oh! ne le contrariez pas!... Puisque vous avez commencé à être bonne, faites-lui la mesure grande et large!...

La jeune fille abandonne sa main dans la main du jeune homme, et, de plus en plus émue, finit son bouquet comme elle peut...

Mais alors, il se passe un phénomène étrange.

Au travers de son gant, Adda a l'impression très nette que cette main, à l'instant brûlante, se refroidit avec rapidité. On dirait que, d'une pression terrible, tout le sang de cet homme a reflué en tempête jusqu'à son coeur... Sa figure, rouge tout à l'heure, blêmit visiblement, les ailes du nez se pincent. Les yeux seuls, mais des yeux magnifiques de fièvre et de bonheur, vivent encore dans le brouillard de pâleur qui s'étend sur la face.

Adda et Mme Bernard ont en même temps la même pensée:

— Mais il s'en va...

En effet, il s'en allait... Il défaillait lentement sous le coup d'une émotion trop forte pour lui... Il disparaissait de la vie comme disparait une plage quand la mer monte... comme une nuit s'anéantit quand l'aurore triomphante ouvre les portes de l'Orient à la lumière du jour.

Mais, dans ce naufrage, un désir impératif émerge.

D'une main suppliante, d'une main lourde de noyé sortant une dernière fois du flot qui va l'engloutir, Olivier montre son front:

— Baptisez!...

Ce mot, cet ordre presque d'outre-tombe, suffit à dicter aux deux femmes affolées leur immédiat et impérieux devoir.

—Monsieur le curé n'arrivera plus à temps! s'écrie la mère.

— C'est certain!

— Mais vous savez baptiser, vous?..

— Oui, je sais!...

Adda ouvre la fenêtre et regarde vers l'église... La foule ne sort pas encore. Un coup d'oeil sur Olivier dont la figure devient de plus en plus cireuse.

Evidemment, il n'y a plus un instant à perdre!

Adda prend dans un verre un peu de l'eau destinée aux roses de son bouquet, et, d'une main qui ne veut pas trembler, en verse quelques gouttes sur le front du jeune homme:

— Olivier, dit-elle, d'une voix qui se mouille de larme, je te baptise au nom du Père... et du Fils et du Saint-Esprit!...

— Ainsi soit-il, répond la mère en faisant un grand signe de croix.

Il y eut alors sur le visage du mourant une indéfinissable expression de béatitude.

Les deux femmes se mirent bien en face de lui, sentant qu'ainsi elles lui faisaient un suprême plaisir... la pauvre mère le fixant avec ces yeux de vieille qui n'ont plus de larmes... Adda, qui n'avait pas vu mourir encore, offrant toutes les siennes sur l'autel de cette insondable douleur.

Et cela dura combien?... Quelques minutes? Plus longtemps?... Personne n'aurait pu le dire; mais, à un moment, la porte s'ouvrit en tempête.

Sans rabat, sans chapeau, l'abbé Longuet apparut.

— Est-il baptisé?... demande-t-il d'une voix haletante.

— Oui... répond Adda.

— Et c'est vous?...

— Et c'est moi!..

— Vous en répondez?...

— J'en réponds!

(Suite à la page 5)

En Province

LAC DU BONNET

Ferme à vendre

Le quart sud-est 25-15-9, situé à 9 milles du village est un beau 160 acres, dont 30 en culture, 30 en prairie, 75 en broussailles et 25 en marais. La dite ferme est clôturée et possède un bon puits de 30 pieds de profondeur, une maison de 14x25, une étable de 14x25, une grainerie de 8x10. Il y a aussi 200 billots à construction. Le propriétaire vendrait la dite ferme pour le montant de $1,600, dont $600 au comptant et la balance en trois termes de $350 chacun, à 6 pour cent d'intérêt.

Il vendrait aussi sa récolte qui consiste en foin (environ 30 tonnes), en avoine, blé et orge. Il a deux bons chevaux pesant 1500 et âgés de 9 et 10 ans avec harnais doubles, 4 bonnes vaches à lait de 3, 4, 5 et 7 ans, 1 taure et un taureau de 1½an, 1 veau de 6 mois, 40 volailles et quelques canards. Il a les instruments aratoires suivants: 1 lieuse, 1 herse, 1 charrue, 1 faucheuse, 1 wagon, 1 "bob-sleigh", et tout un complet d'outils de forge.

Pour conditions de vente, s'adresser à Casier Postal No 1.

* * *

On croirait à un concours de piété et de charité entre personnes de Winnipeg et de St-Boniface.

Dimanche, le 8, on remarquait à l'autel des ornements de culte, — pots à fleurs, fleurs, burettes et assiette de quête, — le tout d'un choix délicat. Nous les devons à des personnes charitables de Winnipeg. Nous leur adressons les sincères remerciements qui leur reviennent.

A l'occasion de la fête de saint Antoine de Padoue, l'église paroissiale était encore gratifiée d'une jolie statue du saint, don de généreuses et pieuses personnes de Saint-Boniface. Nous leur transmettons, par la presse, les remerciements que leur adressa du haut de la chaire Monsieur le Curé qui, après la bénédiction, recommanda aux paroissiens une fervente et constante dévotion à ce grand saint.

McCREARY

Mme J.-L. Champagne, il y a quinze jours, donna naissance à une petite fille, qui fut baptisée dimanche le 15 courant. M. et Mme R. Doucette furent parrain et marraine. Après la cérémonie Mme Doucette servit un délicieux dîner auquel quelques intimes avaient été invités. Le nom de Gertrude fut donné à la petite.

* * *

M. Ledoux, ainsi que M. et Mme Doucette, se rendent à Laurier en automobile, aujourd'hui, pour prendre part aux fêtes qui ont lieu dans ce village à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste.

* * *

Le village de McCreary progresse à pas de géant, et nous sommes heureux de constater que nos Canadiens-français sont toujours en tête de tout mouvement progressif. Cependant il nous fait peine d'avouer que plusieurs d'entre eux ont une mentalité plutôt anglaise. Le fait que nous vivons au milieu d'une population anglaise n'est pas une raison pour nous endormir dans une apathie dangereuse lorsqu'il s'agit de notre langue et de notre nationalité.

Si la connaissance de l'anglais est devenue une nécessité, il n'en reste pas moins vrai que nous manquons à nos devoirs de Canadiens-français et de catholiques, que nous trahissons la mémoire de nos ancêtres, que nous travaillons contre nos intérêts à nous tous en ne mettant pas sur les lèvres de nos chers petits enfants cette douce langue de nos ancêtres. C'est toujours avec un serrement de coeur que nous visitons ces familles canadiennes-françaises pour n'y entendre parler que l'anglais. Nous avions pensé y trouver un atmosphère français, et voilà que de tout petits êtres balbutient en anglais. Soit par ignorance ou autre cause, les parents semblent s'enorgueillir de ce fait.

Lorsque nos compatriotes d'Ontario luttent avec persévérance pour que leur langue ne leur soit pas enlevée des écoles; lorsque par toute la province du Manitoba on s'organise et combat de toutes nos forces pour que justice nous soit faite, voilà qu'ici nous bannissons cette même langue de nos foyers.

Quelques-uns semblent croire qu'ils s'attirent ainsi les bonnes grâces de la population anglaise. Détrompez-vous. Tout Canadien anglais ne peut avoir que dédain et mépris pour quiconque renie sa langue maternelle.

Parlons français sans honte; voyons à ce que nos enfants le parle au moins à la maison. Ne vous faites pas gloire de dire à tout passant que vos enfants parlent bien l'anglais et qu'ils parlent à peine le français. Ce n'est pas un certificat d'intelligence que vous leur décernez. Un Canadien-français doué de toutes ses facultés mentales n'a besoin d'aucun effort intellectuel pour apprendre l'anglais; et cela sans négliger le français. Nous reviendrons sur ce sujet plus tard.

Un "Canayen."

Guérira un rhume.—Les rhumes sont un mal très fréquent et si on les néglige il en peut résulter de sérieuses complications. L'Huile Electrique du docteur Thomas soulagera les voies respiratoires, fera disparaître rapidement l'inflammation, les renforcira contre les attaques subséquentes. Comme elle fait disparaitre l'inflammation, elle supprimera la toux parce qu'elle met fin à l'irritation de la gorge. Faites-en l'essai et vous en serez convaincu.

LA VIE CATHOLIQUE

Mexique

Ce malheureux pays continue à jouir des bienfaits (!) de la révolution: pillages, attaques des trains, asassinats, tel est le résumé des faits-divers que publie la presse. Le gouvernement, cependant, voit peu à peu son prestige (si jamais il en a eu) tomber au fur et à mesure que le public se rend compte de son absolue incapacité à assurer non pas la prospérité, mais seulement la tranquillité publique. Les manifestations d'hostilité deviennent si nombreuses qu'on dit déjà qu'un certain nombre d'articles de la célèbre Constitution de Querétaro vont être abrogés par le Parlement convoqué en session extraordinaire. L'ancien ministre des Finances, M. Yves Limantour, grand ami de la France, a obtenu l'autorisation de rentrer dans le pays, d'où il avait été expulsé lors de la chute de Porfirio Diaz. Un certain nombre de prélats, exilés aux Etats-Unis, ont pu réintégrer leurs diocèses, non sans que les gouverneurs des Etats respectifs leur demandent de promettre de ne pas s'immiscer dans les affaires politiques. Ces faits et d'autres donnent à croire que les détenteurs actuels du pouvoir, sentant leur cause irrémédiablement perdue, veulent essayer, par quelques concessions, de se refaire une popularité au moins apparente. La belle Association dite *Jeunesse Catholique Mexicaine*, fondée il ya peu d'années à l'imitation de la nôtre, vient de créer dans la capitale même un nouveau centre qui, dès le début, groupe plus de 70 jeunes gens des meilleures familles de Mexico. Elle se propose de multiplier les succursales qu'elle possède déjà dans les divers Etats de la Fédération. Nulle oeuvre n'était plus propre que celle-ci à contribuer au relèvement moral de ce pays.

Bolivie

Dans cette république les catholiques viennent de fonder un grand organe quotidien appelé la *Nacion*, destiné à défendre la cause sacrée de l'Eglise. De même les catholiques du Salvador ont commencé à publier *La Palabra*, journal quotidien qui, dans l'Amérique centrale, sera le héraut de la même cause.

Amérique Centrale.

Le délégué Apostolique, Mgr Marenco, qui réside à San José de Costa-Rica, vient de visiter les Républiques du Salvador et du Nicaragua, partout reçu avec les plus éclatantes manifestations de soumission et de respect, non seulement par le clergé et les fidèles, mais par les autorités civiles qui ne craignet pas de manifester publiquement leur attachement à la religion qui a civilisé leurs pays.

Colombie.

Les élections législatives aux quatorze assemblées départementales (sorte de petits parlements locaux) se sont effectuées dans la plus complète tranquillité et les candidats conservateurs ou catholiques c'est (synonyme en ce pays
28—La Liberté G.-H. B.
pour le moment) ont remporté un triomphe éclatant. De ces assemblées sortiront le Sénat et la Cour Suprême, les deux organismes chargés de la haute direction de la politique de la Nation. Il est permis d'espérer qu'en des mains si sûres et sous la direction de l'éminent président Fidel Suarez, la République colombienne continuera à marcher dans la voie du progrès moral et matériel.

Dans cette petite mais très prospère République, le mouvement catholique est dirigé par trois organisations importantes qui embrassent dans leurs divers centres tout le territoire. Il y a d'abord, l'*Union Sociale* qui, par des conférences, des meetings, des publications de toute sorte, s'efforce de divulger les doctrines sociales de l'Eglise. Son organe est l'*Union Sociale* qui se distribue gratuitement dans tout le pays. *L'Unique Civique* est un organisme politique, subdivisé en centres régionaux, avec une publication qui se distribue aussi gratuitement et soutient les candidatures du parti. Enfin l'*Union Economique* est une organisation qui procure par tous les moyens possibles l'amélioration de la classe ouvrière et agricole. Elle a créé des caisses genre Raiffesen, des coopératives, des banques de prêt ou de dépôt, etc. L'activité des trois Unions est très grande et comme elles sont en communication intime les unes avec les autres, leurs efforts conjugués produisent un bien dont il est difficile de se faire une idée exacte.

L'année 1919 rappelle le deuxième centenaire de la mort de saint Jean-Baptiste de la Salle et le cinquantième anniversaire de l'arrivée en cette République de ses dignes fils, les Frères des Ecoles chrétiennes. Le Congrès de cette catholique Nation a tenu à envoyer, à cette double occasion, un télégramme de félicitation au Supérieur général des Frères pour lui dire sa profonde admiration pour le saint Fondateur et sa vive reconnaissance pour les bienfaits dont les disciples ont couvert le pays durant ce demi-siècle. Ce décret a été approuvé par le Président qui s'y est associé de toute son âme de fervent catholique et ami des Frères.

Dans ses impressions de voyage en Amérique du Sud, dit un de nos confrères, M. Clemenceau raconte comment, lors d'une soirée chez le Président de la République du Brésil, il fut invité à prendre part au quadrille: "L'excellent préfet de Rio vint me signifier ce décret de l'autorité publique... Le désastre m'apparut imminent. Je me voyais devant les yeux railleurs du nonce rouge avec qui je venais d'échanger une cordiale poignée de main et qui, visiblement, ne me souhaitait pas le succès dans la carrière périlleuse où j'allais me lancer. Timidement, j'informai ma danseuse que mon dernier quadrille remontait à plus de cinquante années... Le bon gros homme, habillé d'une soie cramoisie et d'une bague où tout un oeuf aurait pu cuire à l'aise, paraissait s'amuser beaucoup. Mais moi, j'allais être le scandale de la chrétienté."

M. Clemenceau décida donc, après une consultation avec sa partenaire, qui n'était guère plus experte que lui, d'imiter les évolutions du couple qui leur faisait face; malheureusement, il se trouvait que le couple d'en face avait formé exactement le même projet. Cependant, il fallait agir: "Enfin — dit M. Clemenceau — je comprends qu'il s'agit seulement de marcher sur les pieds les plus prochains et de faire de grands saluts d'excuses, pour recommencer sans délai. C'est ce que j'accomplis avec un grand succès, au grand dépit de l'homme rouge, obligé de rire jaune, au spectacle des grâces que je pouvais mettre au service de mon pays."

LES DEUX MAINS

(Suite de la page 4)

L'abbé prend alors dans la sienne une de ces pauvres mains glacées.

Olivier semble regarder cette étreinte très doucement, comme du fond de lui-même.

Une dernière fois, ses lèvres s'entr'ouvrent; l'abbé se penche vers lui pour essayer de comprendre...

— Vous voulez dire quelque chose, mon très cher ami?...

— Les deux mains!... murmure Olivier en indiquant d'un oeil qui se voile cette suprême réconciliation.

Et ce fut tout.

Un quart d'heure après, pendant que les trois petites cloches de Grez célébraient la résurrection, Olivier mourut, sans un geste de souffrance, sans une convulsion d'agonie, dans une sorte de silencieuse extase, où tout son être semblait dire: "Merci!"

FIN.

Le 24 juin à Saint-Boniface

Vu l'heure où nous allions sous presse la semaine dernière, nous n'avons pu donner qu'un bref résumé de la célébration de la Saint-Jean-Baptiste à Saint-Boniface. Nous sommes heureux de pouvoir donner aujourd'hui le texte du sermon de M. l'abbé Sabourin, de l'adresse de la Société St-Jean-Baptiste et la réponse de Sa Grandeur Mgr Béliveau.

* * *

Monseigneur,
Mes Frères,

Il y a une période dans l'histoire du peuple hébreu qui ressemble beaucoup à celle que nous vivons actuellement en notre pays.

Alexandre le Grand venait de mourir. Un de ses officiers, Assuérus, hérita d'une partie notable de son empire et d'une part non moins grande de son ambition. La Grèce et l'Egypte ne lui suffirent pas. Il voulut encore étendre sa domination sur le peuple de Dieu. Gouverner Jérusalem et ses habitants autant que pouvait l'exiger le bon ordre au point de vue social et civil, était encore trop peu à ses yeux. Il tenta d'assujettir l'âme même du peuple juif. Il s'en prit à ses coutumes, à ses institutions et à son culte. C'est alors qu'il vit se dresser devant lui le Grand Prêtre Mathathias.

Fier de son droit et fort de sa confiance en Dieu, Mathathias parla haut et ferme et agit en conséquence. Dans un temps relativement court, il rappela à ses compatriotes le droit et le devoir de désobéir à un pouvoir tyranique qui s'insurgeait contre la dictée de la conscience et les lois de Dieu. Il arma les plus braves et les conduisit à la victoire à plusieurs reprises. Finalement, sur le point de mourir, il pouvait dicter à ses fils ces recommandations marquées au coin du patriotisme le plus pur et le plus élevé: "Maintenant, dit-il, règne l'orgueil et sévit le châtiment. C'est un temps de ruine et d'ardentes colères. Maintenant donc, Mes Fils, déployez votre zèle pour la loi et donnez vos vies pour l'alliance de nos pères. Considérez dans les âges, que ceux qui espèrent en Dieu ne succombent point. Ne craignez point les menaces d'un homme pécheur; car sa gloire va à la corruption et aux vers. Il s'élève aujourd'hui et demain, on ne le trouvera plus, parce qu'il sera retourné dans sa poussière et que ses pensées seront évanouies. Vous donc, Mes Fils, soyez forts et vaillants à défendre la loi. Car par elle vous serez glorifiés."

C'est ainsi que parlait Mathathias à ses fils. Cet aperçu des malheurs de son temps rappelle si bien les malheurs du nôtre que je trouve naturel, en cette fête patronale de Saint-Jean-Baptiste de puiser à son enseignement une leçon de patriotisme.

Mathatias voit pour ses fils un patriotisme réfléchi, éclairé, convaincu, puisant sa force dans une pensée de foi et tendant pardessus tout à la gloire de Dieu et au respect de sa sainte loi. La vérité et la charité, telles sont les deux notes caractéristiques du patriotisme que ce grand mourant voulut inculquer à ses fils. Tel doit être aussi notre patriotisme si nous le voulons à la hauteur des besoins présents de notre pays.

La vérité.

C'est le propre du mensonge d'être incohérent et faible. Les maux qu'il entraine à sa suite sont nombreux. L'un des plus funestes est sans contredit la ruine de la confiance mutuelle, condition nécessaire à la force des sociétés. S'il y a de notre temps si peu de cohésion entre les classes de notre peuple, la raison n'en est-elle pas parce que l'on a érigé le mensonge en système sur une échelle plus considérable que jamais, dans notre presse et au cours de nos agitations politiques et sociales. On ne veut plus croire aux engagements les plus solennels. On hésite même à se fier aux plus hautes autorités du pays. Notre société croule. Elle se désagrège et semble sise sur un volcan parce qu'on a trop cultivé le mensonge. Tant elle est vraie cette parole de nos Saints Livres: "Qui nitirur mendaciis, hic pascit ventos: celui-là nourrit la tempête qui s'appuie sur le mensonge."

Le mensonge est donc l'un des maux nombreux dont nous souffrons. A ce mal satanique par excellence que Jésus reprochait avec tant d'amertume à ses persécuteurs, opposons le culte de la vérité, de cette vérité dont le Divin Sauveur se réclamait si fièrement le héraut, en face de Pilate son juge.

Mais la vérité! elle habite au fond d'un puits, disaient les anciens. Il faut l'y puiser. C'est-à-dire que la vérité ne se devine pas. Il faut la chercher, l'étudier. Cette première suggestion que j'ose vous faire, pourrait paraitre étrange en d'autres milieux. Ici au centre de la vie intellectuelle catholique et française de tout l'Ouest, je ne la crois pas hors de propos.

Cherchons donc la vérité, cherchons-la dans l'histoire et les saines doctrines.

On l'a reconnu dès la plus haute antiquité, l'histoire est le témoin des temps passés — *testis temporum;* elle est la splendeur de la vérité — *lux veritatis;* un trésor d'expérience — *vitae memoria;* elle imprime leur marche aux événements — *magistia vitae;* et dans une certaine mesure elle prédit l'avenir — *nuntia vetustatis.*

A ces titres divers, la connaissance de l'histoire s'impose au patriotisme éclairé. Nos origines marquées du doigt de Dieu, notre développement admirable en dépit de difficultés perpétuelles et sans nombre, nos luttes avec des adversaires aussi variés qu'habiles et tenaces ne sont pas simplement des sujets d'étude d'un intérêt poignant. Leur connaissance est d'une importance de pratique de premier ordre, dans tout ce qui est d'intérêt national. C'est ce que comprennent évidemment ceux qui se font si généreusement l'écho des rudes et habiles travailleurs de l'Est en répandant au sein de notre peuple une littérature saine à tous les points de vue. Le gros de la population n'a qu'à emboîter le pas au *Comité de Propagande LaVérendrye,* pour se renseigner au point de vue historique.

A cette question s'en rattache une autre non moins importante. C'est à l'école que l'enfant s'initie aux secrets de l'histoire. C'est là qu'il apprend ce qu'il est et ce qu'ont été ses pères. Il serait difficile par conséquent d'exagérer l'importance des manuels d'histoire du Canada qui sont mis entre ses mains. Il faut que ces derniers soient irrépréhensibles, non seulement au point de vue de la relation des faits, mais aussi au sujet de leur interprétation. N'ai-je vu pas plus tard qu'hier un de ces manuels où l'on traitait de "rebellion" l'insurrection des Métis en 1870? Quand la chose est possible éliminons sans merci ceux d'entre ces manuels qui laissent systématiquement dans l'ombre les oeuvres admirables de nos ancêtres, ou qui présentent leurs hauts faits sous une fausse lumière. Ailleurs, où il nous faut subir un ordre de chose qui nous répugne souverainement, que l'instituteur ne craigne pas de critiquer devant ses élèves, les récits mensongers ou moins justes qu'ils ont sous les yeux et qu'ils n'hésitent pas à atténuer le mauvais effet qu'ils pourraient produire par des explications supplémentaires plus exactes.

Les bibliothèques scolaires, surtout celles que le Département d'Education veut nous imposer, sont loin d'avoir toutes les garanties que peuvent et doivent exiger les parents qui comprennent l'importance d'un livre sur la vie de leur enfant. Pour ne nous en tenir qu'au point de vue qui nous intéresse pour le moment, disons qu'au nom de la vérité historique, il y a peu de ces bibliothèques scolaires qui n'ont pas besoin d'être expurgées et complétées.

La connaissance de l'histoire est comme le prélude d'une autre étude plus précieuse encore à notre patriotisme, de l'étude de notre mentalité. Je me place au point de vue exclusivement religieux.

Notre nationalité canadienne-française a été pétrie des mains de l'Eglise. Elle en a reçu une mentalité foncièrement catholique. C'est une grâce de Dieu. Nous n'avons pas le droit de nous en enorgueillir; mais nous ne pouvons pas non plus loyalement l'ignorer. Catholiques, nous le sommes comme aux plus beaux temps, comme on l'était jadis, sans ces tendances américanistes et modernistes, que condamnaient les deux derniers papes défunts. Catholiques nous le sommes d'esprit et de coeur au point que maints décrets du Saint-Siège qui allaient directement à l'encontre des moeurs des catholiques en certains pays, ont été devancés par la pratique de notre peuple et l'enseignement qu'il recevait de ses pasteurs.

Cette foi vécue depuis trois siècles n'est pas restée chez nous un trésor enfoui. Elle s'est exprimée et s'exprime encore tous les jours, par des monuments tels que nos églises et nos cathédrales, par nos institutions et nos oeuvres catholiques. Mais elle s'est exprimée et s'exprime encore surtout au moyen de notre littérature de notre presse et de notre langage. C'est ce qui fait qu'au Canada, parler le français, lire le français, c'est consciemment ou non se tenir en contact intime d'idées et de sentiments avec la foi catholique. C'est ce qui explique qu'il y a si peu de nos catholiques qui perdent leur foi en gardant leur langue française, que les catholiques étrangers qui perdent leur langue au milieu de nos compatriotes gardent leur foi sans difficulté, et que les non-catholiques qui subissent le même sort se convertissent si facilement.

De là, mes Frères, une conclusion qui s'impose. Au point de vue strictement religieux, il est souverainement important pour nous de cultiver le français. Une dure nécessité nous impose ici des conditions contre lesquelles nous ne cessons de protester. N'allons pas cependant commettre l'imprudence de faire le jeu de ceux qui en veulent encore plus à notre mentalité catholique qu'à notre langue française, en laissant par négligence, par un zèle outré, par une diplomatie plus apparente que réelle, inculquer à nos enfants un entrain exagéré à parler une langue autre que la nôtre.

Quand cette autre langue est parlée par un peuple au quatre-vingt pour cent protestant, nous avons bien le droit de penser que cette langue est le véhicule du protestantisme, qu'elle incarne les idées et les sentiments protestants dans sa littérature, dans sa presse et dans les mille et un détails dont se compose le parler du peuple. Le nier ce serait se mettre en oposition avec le cours naturel des choses et l'expérience; ce serait se montrer partial à l'excès et s'avouer incapable de comparaisons.

Que l'on parle cette langue autant que la chose est nécessaire pour l'apprendre, passe. C'est une pratique admise même en certaines communautés religieuses. Mais de là à une habitude qui se manifeste par le parler de nos bambins sur la rue, et de nos élèves autour de leurs écoles, il y a l'abime qui sépare une pratique louable d'un abus détestable et dangereux. C'est pour n'y avoir pas pris suffisamment garde que nos frères d'Ontario ont subi de si lourdes pertes et qu'ils ont maintenant tant de difficultés à rebrousser chemin. Profitons de leur expérience. Puisque nous avons l'avantage d'être un peuple à mentalité catholique par excellence, comprenons une fois pour toutes et faisons comprendre à ceux avec qui nous entrons en contact qu'il y va de l'intérêt des âmes de rester ce que nous sommes et qu'un excellent moyen d'arriver à ce but, c'est d'aimer notre langue, de la parler et de donner à nos enfants des instituteurs de notre mentalité, qui fassent apprendre à leurs élèves la langue anglaise en les mettant résolument en garde contre les dangers de l'anglicisation.

Nous devons encore nous tenir au courant des choses de notre temps et de notre pays. De graves problèmes s'agitent de la façon la plus tragique. Ces questions sociales qui tourmentent les esprits à l'heure actuelle, sont plutôt neuves pour nous. Elles se sont déjà présentées ailleurs. L'Eglise les a étudiées. Elle a déjà donné à leur sujet des décisions et des directions qui sont comme autant de phares lumineux, capables d'orienter les esprits vers des solutions justes et équitables pour tous les partis en cause. Pour nous catholiques, nous devons nous mettre en garde contre les idées émises dans la presse protestante et irréligieuse. Tant de choses y sont tendancieuses quand elles ne sont pas absolument fausses. Nous avons, grâce à Dieu, une presse catholique indépendante — non seulement des partis politiques mais aussi des factions sociales. Après l'enseignement officiel des Souverains Pontifes et de Nos Seigneurs les Evêques, c'est vers elle que nous devons nous tourner avec confiance pour avoir les lumières dont nous avons besoin.

Enfin j'arrive à une dernière question que je propose à l'étude de ceux qui comprennent l'importance des idées dans le gouvernement des hommes.

Nos origines du peuple apôtre de France, notre tempérament qui s'adapte si merveilleusement au milieu où nous vivons, le respect et le dévouement avec lequel nous avons toujours traité ceux qui nous sont étrangers, notre histoire enfin, montre que nous sommes plus que tout autre élément au Canada, les porte-paroles nés de l'Evangile en ce pays. Bien que relativement jeune, notre peuple a à son crédit une somme d'oeuvres apostoliques capable d'enorgueillir des nations catholiques qui comptent plusieurs siècles d'existence. C'est au point que non seulement plusieurs communautés religieuses qui ont leur champ d'action à l'étranger tiennent à avoir leur centre de recrutement au milieu de nous, mais que Rome même tourne en ce moment ses yeux vers le Canada français, pour se procurer les missionnaires dont elle aura besoin pour répondre aux exigences de l'après-guerre.

Notre patriotisme, donc, pour être selon les desseins de Dieu, doit être apostolique. Et il doit l'être d'abord au Canada, car selon la parole de saint Paul, celui qui n'a pas soin des siens est pire qu'un infidèle. Notre patriotisme ne doit pas s'occuper seulement de notre nationalité. Il doit travailler aussi à élever le niveau moral et religieux de la population entière du Canada. Nous l'avons fait par le passé, plus que tout autre groupe national. L'avons-nous fait suffisamment? Et le faisons-nous encore autant que nous devrions le faire? J'hésiterais à répondre affirmativement. Notre esprit routinier, notre paresse intellectuelle, des événements difficiles à contrôler, des échecs, que nous n'avions pas raison de craindre nous portent à nous isoler. C'est un malheur. Sans nous laisser décourager ni abattre, étudions le tempérament, les coutumes, l'histoire, la mentalité des peuples qui se partagent avec nous le sol canadien. Non seulement nous ne tarderons pas à découvrir des fruits précieux de vertu et de grâce sous des écorces quelquefois bien rudes, il est vrai, mais, connaissant mieux ceux avec qui nous vivons, appréciant davantage leurs bonnes qualités, il nous sera plus facile de les gagner à la cause de Dieu et de travailler de concert avec eux pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

La charité.

Mais pour en arriver là, il nous faut autre chose que l'étude et la science. Il nous faut la charité. C'est la deuxième caractéristique que je voudrais voir en notre patriotisme. Sans elle tout n'est que vanité, bruit stérile et cymbale retentissante.

Comme la charité, selon l'enseignement de saint Paul, notre patriotisme doit être patient. Il ne doit point s'irriter ni tenir compte du mal. Ne nous laissons donc pas émouvoir outre mesure, car ces explosions de fanatisme, ces accès de rage qui se déchaine périodiquement avec une fureur qui semble plutôt diabolique qu'humaine. C'est une grâce d'expiation que Dieu nous envoie. Soyons assez sages pour en profiter.

Notre patriotisme doit être bon; mais bon à la façon des chrétiens. Si vous n'aimez que ceux qui vous font du bien, disait Notre-Seigneur, en quoi différez-vous des païens. Cherchons le bien, non seulement de ceux qui nous témoignent de la reconnaissance; poussons la charité jusqu'à en vouloir à ceux qui nous persécutent. Et alors notre patriotisme sera autre chose qu'un sentiment purement naturel.

Notre patriotisme ne doit pas être envieux. S'il est difficile de trouver un homme parfait, il est tout aussi difficile de trouver un homme dénué de toute bonne qualité. Et ce que l'on dit des individus, peut se dire aussi des peuples. N'ayons aucune peine à reconnaître ce qu'il y a de bon chez nos compatriotes d'un autre sang que le nôtre. Au lieu de nous arrêter à considérer les défauts que nous voyons en eux, aimons à considérer les qualités par lesquelles ils nous sont supérieurs afin de les imiter.

Notre patriotisme ne doit pas être inconsidéré. La légèreté excite quelquefois la pitié et le rire. En fait de patriotisme, les déclamations en l'air provoquent le mépris et les scissions.

Notre patriotisme ne doit pas s'enfler d'orgueil. Quelles que soient nos qualités et nos oeuvres, nous ne devons pas oublier qu'elles sont avant tout des dons de Dieu et qu'à côté d'elles nous avons aussi des défauts. Sous les coups de persécution, nous avons bien ouvert les yeux un peu, et nous faisons de louables efforts pour nous corriger. Mais ce serait une erreur de croire que nous sommes arrivés à la perfection, qu'il ne reste plus en nous de traces de notre antique penchant aux luttes fratricides, de notre défaut de manque d'esprit public et de l'apathie monumentale qui nous a fait tant de mal par le passé.

Enfin notre patriotisme ne doit pas prendre plaisir à l'injustice. Nous devons réclamer sans jamais nous fatiguer, nos droits naturels et constitutionnels, et nous faire hardiment les défenseurs des mêmes droits, chez les minorités étrangères qui les ont acquis de par la naturalisation et qui n'ont pas mérité d'en être privées.

C'est ainsi que notre patriotisme, reposant sur les fondements solides de la vérité, se nourrissant des effluves de la charité, pourra s'afficher devant Dieu et devant les hommes, devant l'Eglise et la société sans offusquer qui que ce soit. Selon la promesse que faisait Mathatias à ses fils, ce patriotisme sera pour nous une source de gloire bien légitime, pour le Canada, une source de bienfaits sans nombre, pour l'Eglise une force, et pour Dieu un instrument de sa gloire. Il contribuera puissamment à augmenter notre gloire dans le ciel. Ainsi soit-il.

A Sa Grandeur
Monseigneur A. Béliveau,
Archevêque de St-Boniface.

Monseigneur,

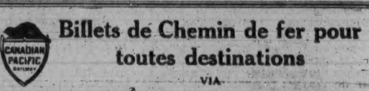
Malgré les temps difficiles que nous traversons, nous avons cru de notre devoir de faire tous nos effors pour célébrer notre fête nationale. Plus que jamais, nous avons senti le besoin de nous réunir autour de l'autel, gardien vigilant et inébranlable de nos prérogatives de Canadiens-français.

Dans cette circonstance, il est de notre devoir de se rappeler ceux qui sont venus avant nous. C'est avec un sentiment de fierté, d'amour et de reconnaissance que nous gardons le souvenir de ces héros (qu'il est inutile de nommer) tant laïques que religieux, qui, catholiques et français ont défendu avec tant d'énergie cette trinité qui nous est si chère et que nous garderons avec un soin jaloux: *Notre langue, notre religion et nos droits!* Nous permettrez-vous, Monseigneur, de vous exprimer toute notre admiration pour Votre Grandeur, dans laquelle nous contemplons avec orgueil l'un des plus forts champions de notre nationalité. *Nous voulons rester ce que nous sommes.* Petits enfants de cette France qui vient de répandre sur le monde, une fois de plus, l'éclat de son courage et de son génie, en suivant toujours le droit chemin de la justice et de l'honneur, nous sommes fiers du sang qui fait battre nos coeurs. *La foi de nos pères, nous la garderons!* Elle nous est indispensable comme l'âme l'est au corps. Ce n'est pas seulement un principe de liberté: c'est la liberté même. Nous croyons, suivant l'expression de Frédéric Ozanam, que "notre foi toujours jeune est en mesure de satisfaire aux besoins de tous les siècles, comme de guérir les blessures de toutes les âmes." Soutenus par l'amour et l'attachement que nous avons pour notre nationalité, par la fidélité à notre religion, nous espérons rester ce que, dans sa bonté, Dieu a bien voulu faire de nous: des Canadiens-français!

Nous demandons à Votre Grandeur sa bénédiction.

Les membres de la Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface.

Par F. Lachance, président.
24 juin 1919.







Monsieur le Président,

Je reçois avec plaisir l'expression de vos sentiments en ce jour si cher à tout coeur canadien-français.

Votre démarche vous honore et les sentiments que vous exprimez, traduits en actes, sont une garantie de paix sociale et de succès pour un peuple.

Votre démarche vous honore. Vous venez dans son temple bénir le Seigneur. C'est le peuple qui prie aujourd'hui, puisque vous êtes ici comme ses représentants officiels. Vous venez rendre vos devoirs au Dieu des nations et des individus; or l'Esprit-Saint nous dit que: "Servir Dieu c'est régner."

Les devoirs rendus à Dieu reviennent sur les peuples en pluie de bénédictions. C'est à la lumière de cet enseignement que je trouve particulièrement appropriées les paroles du grand Ozanam que vous citiez tout à l'heure:

"Notre foi toujours jeune est "en mesure de satisfaire aux "besoins de tous les siècles "comme de guérir les blessu- "res de toutes les âmes."

Qu'est-ce qui fait que les Canadiens-français, si maltraités en ces dernières années, qui devraient être une matière toute préparée à l'effervescence révolutionnaire qui menace ce pays, restent cependant l'élément le plus pacifique, le plus observateur de l'ordre, l'espoir même — et ils le disent tout haut — de ceux qui ne trouvaient rien de mieux il y a deux ou trois ans que de les calomnier et de les couvrir de boue?

Avec Ozanam vous en avez donné la raison, Monsieur le Président; c'est que nous sommes un peuple de croyants, et que la foi a le secret de la guérison de bien des blessures qui deviennent mortelles chez ceux qui ne croient qu'aux plaisirs de la vie présente, et qui prennent tous les moyens, licites ou non, de se les procurer.

Ce qui fait que la province de Québec et tous les groupes français se montrent réfractaires, dans une certaine mesure au moins, à la contagion des erreurs socialistes, c'est qu'ils pratiquent la doctrine de Celui qui a dit: "Je suis la voie, la vérité et la vie."

C'est pour conserver ce trésor dans l'âme de nos enfants et en faire plus tard de paisibles citoyens, que nous souffrons violence en cette province, et ailleurs, au Canada.

Les hommes qui détiennent l'autorité, auxquels la garde de l'ordre coûte tant de sollicitudes, en ce moment, comprendront-ils à temps que les baïonnettes et les mitrailleuses seront impuissantes à sauver la société si on en fait disparaître les salutaires enseignements de l'Evangile. Le sang qui coule ne change pas les coeurs, mais refoule plus profondément les semences de haine qui surgiront plus tard avec une plus grande violence; la vérité du Christ pénètre doucement jusqu'à la racine du mal.

Avec vous, Monsieur le Président, je dis: Nous voulons rester ce que nous sommes. Les hommes d'ordre, ceux qui sont vraiment soucieux du progrès de ce beau pays, au lieu de mettre obstacle à notre expansion, au lieu de vouloir nous faire passer par une moule d'où nous sortirions matière toute prête aux bouleversements sociaux, devraient nous supplier à genoux de rester ce que nous sommes. Nous n'attendrons sûrement pas leurs prières pour mettre notre volonté à exécution!

Enfants fidèles de la Sainte Eglise, nous avons le culte de la loyauté en même temps que nous avons le devoir de la pratiquer. Nous sommes au Canada les plus canadiens des Canadiens, la plus forte barrière contre les infiltrations antipatriotiques, car, le Canada est notre patrie, et nous n'en avons pas d'autre.

Pour rester ce que nous sommes, nous devons en un jour comme celui-ci raidir nos volontés contre l'opération de la machine inventée exprès pour nous déformer, je veux dire l'école neutre. C'est la ruine de la foi partout où elle opère. C'est aussi la ruine de la société, car loin de Dieu, qu'elle chasse de l'âme des enfants, la Société s'en va aux pires bouleversements.

Pour rester ce que nous sommes, nous devons tenir à notre langue.

"Celui qui tient la langue "tient la clef qui de ses chaî- "nes le délivre." — Mistral.

Les lois de proscription qu'on a portées contre elle en notre province de Manitoba pèsent lourdement sur notre fierté nationale; elles ne vont pourtant pas jusqu'à changer effectivement notre verbe. Il sonne trop clair et il est trop noble pour se courber si tôt.

La meilleure preuve que nous pourrons donner que nous y tenons sera de le parler correctement toujours; avec élégance si possible, et de ne souffrir jamais que l'anglais vienne remplacer la langue maternelle sur les lèvres de nos enfants, soit dans la cour de récréation des écoles, soit sur la rue, soit au foyer. Surveillons étroitement cette avenue: c'est par elle que l'ennemi se faufilera dans la place, si nous avons jamais la faiblesse, peu honorable, de l'y laisser entrer.

Voilà les sentiments que font naître dans le coeur de celui qui est votre père par la foi, votre frère par le sang, les paroles de votre adresse et les circonstances solennelles où elles sont dites.

J'y ajoute de grand coeur la bénédiction que vous sollicitez. Puisse-t-elle cimenter les liens d'affectueux attachement qui ont toujours uni les Canadiens-français à la Sainte Eglise, leur mère et leur protectrice.

Puisse cette bénédiction embaumer vos coeurs et les rendre réfractaires aux doctrines empoisonnées que prêchent des hommes aussi dangereux pour la paix de vos foyers et le bonheur de votre vie, qu'ils le sont pour la paix de la société. Avec l'apôtre saint Paul, écrivant aux fidèles évangélisés par lui et confiés à ses soins, je vous dis:

"L'affection dont ces gens "font étalage pour vous n'est "pas bonne; ils veulent vous "détacher de nous afin que "vous vous attachiez à eux." — Gal. IV, 7.

Ils peuvent flatter nos oreilles et réveiller certains sentiments qui se trouvent au coeur de l'homme déchu, mais ils ne vous conduiront jamais pas plus au bonheur de cette vie qu'à celui de la vie future. La Sainte Eglise, parce qu'elle représente Dieu, a non seulement les promesses de la vie éternelle, mais les vérités qu'elle prêche assurent la plus grande somme de contentement, même ici-bas.

Daigne Dieu entendre ma prière et vous rendre heureux, vous faire grandir comme peuple, vous tenir à la hauteur voulue, pour que vous soyiez au milieu de ces populations accourues de toutes les parties du globe dans ces prairies fertiles, la bonne odeur du Christ et l'exemplaire vivant de ce que peut être un peuple fidèle à Dieu et aux enseignements du Fils de Dieu et de la Sainte Eglise qui tient sa place sur terre.

* * *

La fête nationale s'est close par une intéressante soirée dramatique et musicale à l'Académie Provencher. Sa Grandeur Mgr Béliveau présidait. Il y avait une belle assistance. M. de Ambrosis présenta une adresse à Mgr Béliveau, qui y répondit après la représentation en insistant surtout sur la nécessité d'un patriotisme pratique et vécu. Il ajouta un compliment bien mérité aux acteurs sur l'art avec lequel ils avaient interprété leurs rôles. Le programme suivant fut rendu avec beaucoup de succès par les acteurs:

MARCHE LAURENTIENNE .... L. P. Laurendeau
L'Orchestre de l'Ecole Provencher

ADRESSE A SA GRANDEUR MGR A. BELIVEAU
Joseph de Ambrosis

BRAVE CANADIAN BOYS .... Gus. Shumann
L'Orchestre de l'Ecole Provencher

L'ANNIVERSAIRE DU CRIME
Prologue
Le Meurtre

KINGDOM OF YESTERDAY .... M. Beyer
L'Orchestre de l'Ecole Provencher

LE DEPART ....
Déclamation par Joseph de Ambrosis

L'ANNIVERSAIRE DU CRIME
Acte Premier
L'Arrestation

LA LEGENDE DE BOURGES .... Poésie de M. Pierre Lardon
Déclamation par William Lévêque

L'ANNIVERSAIRE DU CRIME
Acte Deuxième
La Reconnaissance

DANCE—"Over the Hills" .... M. Beyer
L'Orchestre de l'Ecole Provencher

A BERLIN, — FI! .... Poésies de M. Pierre Lardon
Déclamation par Roland Houde

L'ANNIVERSAIRE DU CRIME
Acte Troisième
L'Acquittement

Allocution de Sa Grandeur Mgr. l'Archevêque

O CANADA

COAST ARTILLERY MARCH .... M. Beyer
L'Orchestre de l'Ecole Provencher

"L'ANNIVERSAIRE DU CRIME"

PERSONNAGES:

William Douglas, duc d'Hamilton, favori de Charles II	Oswald Paul
Le comte John Murray (John Walker), écossais	William Lévêque
Le vicomte Robert Murray, son frère	Patrice Renaud
Richard, fils de John Murray	Louis Cheyrion
Henri, fils de Robert Murray	Edouard Carroll
Sydney, gentilhomme de la cour	Edouard Viau
James Hulet, ancien chef de Têtes-Rondes	Roland Houde
Bedford, capitaine des gardes	Théodore Lévêque
Toby, domestique de John Murray	Joseph Desautels
Yorrick, son fils	Napoléon Dupas
Tom, domestique de John Murray	Edouard Viau
Un factionnaire	Arthur Remillard
Un soldat	Philippe Paul

LES EXPLOITS DE VEDRINES

En "missions spéciales"

Védrines, l'aviateur populaire, a trouvé la mort dans une chute d'aéroplane, au cours du raid Paris-Rome d'une seule traite, en survolant le Mont-Blanc que depuis longtemps il désirait accomplir. Une panne de moteur l'abattit à Saint-Rambert d'Albon, dans la Drôme. Encore un champion de l'air qui disparait après tant d'autres.

Les exploits de Védrines avant la guerre et même depuis sont connus. Mais sa carrière militaire est généralement ignorée. On ne sait pas qu'il fut le héros mystérieux de ces "missions spéciales" qui consistaient à aller déposer, puis à venir reprendre dans les lignes allemandes d'audacieux observateurs, munis de pigeons voyageurs, qui, pendant tout le temps de leur séjour en territoire occupé, valurent plus d'une fois au commandement des informations d'un prix inestimable. Nous ne saurions rendre un meilleur hommage à la mémoire de Védrines qu'en citant les quelques traits suivants empruntés à ses souvenirs.

Dans les blés.

"Chaque fois que j'en déposais un, je sentais un coup au coeur à l'instant où je le voyais sauter de mon zinc et se sauver à travers les blés en cachant ses pigeons.

"Eux, ils étaient plus calmes que moi. Je me souviens d'un Ardennais qui fut pris et fusillé quelques jours plus tard. Je le dépose. C'était dangereux. Il lui fallait fuir au plus vite. Est-ce qu'une fois à terre il ne s'avise pas que je suis son supérieur! son dernier officier!.. Et le voilà debout, tout droit, au garde à vous, qui me salue!... Il a fallu que je décolle pour qu'il consente à s'éloigner.

"Une autre fois, j'en emmène un. Entre le fort de Condé et Fontenoy, nous sommes pris dans un barrage. A 3,000, ça fait de l'effet, même au plus brave. Je me retourne instinctivement pour voir un peu quelle tête avait mon pasasger dans un moment pareil.

"Il était habitué à la précision des tirs terrestres. Il ne s'en faisait pas. Et, me montrant un obus qui venait d'éclater peut-être à 50 mètres de nos ailes, il me dit, dans le vent:

"— Ce qu'ils tirent mal!

"C'était un bon gros à la figure large et rieuse. Il avait la même tête tranquille et blagueuse que s'il avait fait sa manille chez le bistrot du coin. Il s'en allait en pays occupé avec une mission tout particulièrement difficile et délicate.

"Six jours après, en m'envolant pour aller le reprendre, je me disais: "Je crois bien que je vais rentrer seul..." Je pensais à lui tout le long de la route, et, vous me croirez si vous voulez, je ne me sentais pas à mon aise. Demandez au commandant Brocard s'il l'était plus que moi ce jour-là. Il faisait un temps atroce Grand vent Ciel bouché. En un mot, toutes sortes de mauvais présages.

"J'arrive à l'endroit convenu. L'homme était là, mais de l'autre côté d'un champ, à 400 mètres de distance. Et voilà qu'au moment d'atterrir j'aperçois les cavaliers boches qui m'avaient vu et qui couraient vers moi. Je ne vivais plus.

"Mon type courait tant bien que mal, à travers les blés. Enfin, il me rattrape. Je l'empoigne à la hâte, comme je peux, et je décolle avant même qu'il n'ait escaladé l'avion. Il avait toutes les chances de dégringoler. Il s'installe tout de même.

"Bzz.... Bzz.... On nous tire dessus, de partout. Je nage au milieu des balles. J'essaye de prendre un peu de hauteur et je me retourne.

"Quel type! Il rigolait de toute sa grosse figure, d'un petit air avantageux.

"Il m'a donné du cran, celui-là, pour le reste du voyage, et je vous assure que ça ne m'a pas paru difficile, en rentrant, d'aller compter soigneusement les péniches sur le canal de Saint-Quentin!

Dans les bois de Vouël.

"C'était quelques jours avant l'attaque du plateau de Quennevières. Le commandement avait besoin de renseignements précis, qu'il fallait aller prendre sur place.

"L'homme que j'étais chargé de conduire devait s'introduire dans l'aérodrome de Vouël, faubourg de Tergnier. On décida que le plus simple était de le débarquer à destination.

"Nous voilà partis. Au nord est de Vouël, il y a une ferme, près de l'entrée du bois de Ham. L'endroit convenait à la mission. Y atterrir pouvait être compliqué, mais justement, à mon avis, c'était une raison de tenter le coup, les Boches ne devant pas s'imaginer qu'on oserait venir se poser à quelques centaines de mètres d'un parc où il n'y avait pas moins de trente-deux appareils, d'un parc gardé, rempli de troupes et d'auto-canons, enfin un parc bien défendu.

"L'affaire va. Je laisse mon homme. Il s'éclipse très adroitement. Les messages qu'il envoie par pigeons, les jours suivants, montrent qu'il a pu remplir parfaitement sa mission. Il n'y a plus qu'à le ramener.

"Me voilà sur Vouël. Je suis accueilli par la plus jolie grêle de balles que j'aie connue de toute la guerre. Je pique. Mais en arrivant près du sol je ne reconnais plus le chemin. Au lieu d'un endroit écarté et presque désert, je vois sur la terre des traces de pas et de pieds de chevaux, des ornières d'automobiles. Au premier voyage, on m'a repéré. Depuis cinq jours toutes sortes de gens sont venues reconnaître le lieu de mon atterrissage. On a déposé çà et là quelques réseaux de barbelé. Enfin, d'un mot, ça sent mauvais.

"Mon homme m'attend. Il m'aperçoit et veut sortir du bois où il était caché. Je me dispose à le recueillir, sans trop savoir comment je vais pouvoir me poser, mais au même instant une cinquantaine de *Fritz* jaillissent des lisières. Pendant que les uns me tirent dessus, les autres se précipitent vers mon malheureux camarade, qu'ils épiaient.

"Il les voit, rentre sous les arbres. Je vole au-dessus du bois, espérant qu'il va paraître à une autre issue. Mais le bois est entièrement cerné.

"Il m'a fallu repartir tout seul... Jamais je n'ai senti à la fois tant de rage et tant de peine... On me canardait ferme, mais je n'y pensais plus.

"Jamais je n'ai pu savoir ce qu'était devenu le pauvre héros que j'ai laissé dans le bois de Vouël.

"Ce que je sais bien, c'est ce qu'il avait fait pendant les quelques jours passés au milieu de l'ennemi. Et ce que je sais aussi, c'est que le communiqué du 7 juin 1915, relatant l'attaque menée par nous sur Moulin-sous-Touvent, annonçait qu'on avait relevé 2,000 allemands et fait 8,000 prisonniers."

La compagnie Adanac Grain a, l'an dernier, payé aux fermiers un important montant de primes sur le grain dont le prix n'était pas fixé.

PERLES PARLEMENTAIRES

Quelques perles encore pour enrichir l'écrin de l'éloquence parlementaire, que nous avons déjà offert à nos lecteurs.

M. Hubert-Rouger. — Et le lendemain, comme l'avant-veille, il était aussi avancé qu'aujourd'hui.

M. François Fournier. — Tâchez que les maréchaux-ferrants ne lancent pas leurs sabots par-dessus les moulins?

M. Rognon. — Ma bouche parle pour vingt mille autres et c'est un concert unanime...

M. Manus. — L'hallali de la liberté n'est pas un vain carrefour.

M. Thierry-Cazes. — Ils ont bondi hors des tranchées du pacifisme.

M. Narcisse Boulanger. — Vous ferez ce que vous voudrez, mais vous conviendrez que ça, c'est écrit avec un cerveau.

M. Mascuraud. — Ils se sont escrimés contre les panneaux creux...

M. Morel. — Laissez-les se désaltérer à la mare du repentir.

(*La Vie Parisienne.*)

Colonie de Vacances



M. l'abbé Lee, curé de Saint-Charles, ouvrira sa colonie de vacances pour garçons le 7 juillet prochain.

Cette colonie de vacances se trouve située au Lac du Bonnet, à 67 milles de Winnipeg, sur la voie du Pacifique Canadien. Elle occupe une très jolie baie formée par la rivière Winnipeg et comprend plus de 40 acres de terres boisées. On y trouvera les récréations les plus saines: natation, pèche, canotage et balle au camp.

On y trouvera une vaste maison, bien protégée des moustiques, avec chapelle, dortoirs, salle à dîner, salle de récréation et cuisine. On y peut recevoir 20 garçonnets.

Le dévouement de M. l'abbé Lee pour la jeunesse est chose bien connue. Tous les jeunes sont sous sa surveillance immédiate. Ils sont soumis à un programme qui comprend messe le matin et exercices spirituels.

Pour être admis à cette colonie de vacances, il faudra être recommandé par son curé ou par le directeur de l'école que fréquente l'aspirant. Il faudra donc être un bon enfant et capable de se soumettre aux règlements de la colonie.

Tout sera fourni à la colonie de vacance. Pour plus amples renseignements, s'adresser à M. l'abbé Lee, Saint-Aloysius Camp, Lac du Bonnet.

Nous encourageons fortement nos lecteurs qui cherchent une colonie de vacance pour les enfants à s'adresser à M. l'abbé Lee.

LA FLOTTE ANGLAISE

Ses effectifs seront-ils réduits?

L'Angleterre songe-t-elle à réduire sa flotte? Rien ne le fait prévoir. Certains ont dit qu'il n'y aurait plus de bataille navale. Beatty, qui parle peu et ne le fait, dès lors, qu'avec plus d'autorité, a déclaré qu'il y avait mille à parier contre un que les combats sur mer se présenteraient de nouveau.

Il exprimait ainsi, de fait, l'opinion britannique, qui ne veut voir la sécurité du pays que dans une supériorité navale à l'abri de toute contestation. Aussitôt les grands chefs maritimes anglais étaient interviewés; le *Daily Mail* nous a rapporté leur avis.

L'amiral May n'a guère fait que confirmer l'opinion de Beatty. L'amiral Callaghan a ajouté qu'il y aurait des batailles navales aussi longtemps qu'il y aurait une mer et aussi des ambitions et des passions humaines.

Le commandant Carlyon Bellairs a développé davantage sa pensée:

"Les engagements sur mer, a-t-il dit, ne prendront pas dans l'avenir, forcément, la forme de combat entre navires de ligne, croiseurs, destroyers, sous-marins. Ils subiront des modifications ou suivront le développement des procédés et méthodes de guerre.

"Chacun croit, quand une guerre finit, qu'il a vu la dernière. Pour ma part, dit le commandant, j'ai la conviction qu'avant quarante ans de grandes nations entreront en lutte et que des combats navals auront lieu.

"Il est impossible de prévoir la forme qu'ils prendront. L'aviation, en particulier, aura fait de telles enjambées dans les années qui vont suivre que tous les anciens modes de lutte seront jetés pardessus bord. Quoi qu'il arrive, une contrée comme la nôtre doit s'assurer avant tout la suprématie sur mer. Ce serait la pire des folies que d'abandonner les constructions navales en vue des progrès problématiques des avions de combat."

Les déclarations de l'amiral sir Hedworth Meux sont des plus intéressantes à suivre:

"Pendant les premiers vingt ans à venir, il sera indispensable que l'Angleterre maintienne sa puissance navale. Il est peu probale qu'on ait à l'utiliser en Europe, les forces navales allemandes n'existant plus et les autres marines étant nos alliées. Mais la tâche à remplir n'en est pas moins gigantesque, car il y a à maintenir la police sur toutes les mers. Soit que nous agissions avec l'Amérique, soit que nous restions seuls, pour donner à notre empire la sécurité voulue, il ne faut pas songer à laisser descendre notre flotte au-dessous de ce qu'elle était dans l'avant-guerre.

"Tout se ramène à ceci. Nous sommes actuellement la seule nation européenne disposant d'une flotte puissante et les conditions sont telles qu'aucune autre nation en Europe ne pourrait nous disputer le premier rang. Notre seul compétiteur ne peut être que l'Amérique. il ne saurait venir à l'idée de personne que nos hommes d'Etat s'exposent à recommencer la faute de 1812. Avec l'Amérique nous sommes du même sang, nous parlons la même langue; nos buts sont si voisins que nous pourrons les atteindre des deux côtés sans avoir à rencontrer des difficultés insurmontables.

"La nature humaine est telle que des conflits peuvent toujours se présenter. Il y en a eu de tout temps il y en aura encore. Par suite il faut prévoir d'autres batailles navales; elles ne seront peut-être pas que sur l'eau, mais aussi au-dessus et au-dessous."

En résumé, l'opinion des marins anglais les plus autorisés est que Beatty avait raison d'admettre qu'il y avait mille chances contre une que tout ne fût pas fini sur mer. De toutes façons, la Grande-Bretagne ne veut pas réduire sa flotte, les Etats-Unis veulent en avoir une tout au moins égale; la France sera bien forcée de suivre le mouvement dans la mesure de ses moyens. Car l'on n'est jamais si bien servi que par soi-même, et il est imprudent, quand on est une nation comme la France, de s'en remettre pour la garde de ses intérêts aussi bien sur mer que sur terre, au bon vouloir de ses amis.

Commandant Vidi.

—La *Croix*, Paris.

RUINA SES PIEDS

En usant d'un anti cor de 10 sous. Pour vingt-cinq sous il aurait pu guérir ses pieds en se servant du Putnam's Painless Corn Extractor. N'employez que le meilleur, le Putnam.

Grâce à l'excellence de son service, la compagnie Adanac Grain a, en deux ans, triplé son commerce.

A LA PORTE DU COUVENT

Tout le monde a entendu parler de Mlle Eva Lavallière, qui après une carrière théâtrale notoire, quitta le monde pendant la guerre en déclarant qu'elle se retirait au couvent.

Mlle Eva Lavallière n'a pas encore pris le voile; elle vit à Lourdes dans une maison de retraite d'où elle sort assez rarement: pourtant lors des fêtes carillonnées, on peut la reconnaitre, quand on la connait bien, — parmi les pèlerines qui processionnent devant la grotte ou sur les marches de la basilique.

Elle a bien tenté d'entrer réellement dans un couvent et de prononcer ses voeux; mais l'autorité ecclésiastique a craint de trouver chez elle une foi encore fragile et de voir la novice abandonner après un court séjour la cellule où elle prétendait se retirer.

Cependant l'existence exemplaire qu'elle mène depuis quelques mois a adouci les rigueurs de ses juges, et prochainement elle sera admise à prononcer ses engagements de novice qui ne seront pas encore des voeux perpétuels.

Il serait bien extraordinaire que les admirateurs de l'ancienne artiste eussent encore l'occasion de l'applaudir.

COMMENT RESTER UNE RACE AGRICOLE

La race canadienne-française est et doit rester une race agricole; c'est un fait de la plus haute importance. La campagne est "le laboratoire où s'élaborent les forces du bien" (Montesquieu); c'est la source des familles fortes et nombreuses, l'asile de l'honneur et de la fidélité, le foyer de survivance française et catholique, la vieille garde qui vit et ne se rend pas. Race agricole signifie race supérieure, et ne l'est pas qui veut!

Issus en grande majorité des provinces les plus fécondes de la France: Anjou, Poitou, Vendée, Perche et Normandie, nous sommes faits pour la terre comme les Bretons pour la mer, les Suisses pour la montagne et les Juifs pour la ville; et toute personne, institution, société ou gouvernement qui déracine ou laisse déraciner notre admirable population rurale assume devant l'histoire, cette conscience de l'humanité, la responsabilité très grave d'avoir rompu avec la tradition, le génie et les aspirations de notre peuple. Or, nous subissons depuis nombre d'années une évolution, presque une révolution: nous, maîtres du sol, et toujours affamés de conquêtes, nous désertons, nous devenons un peuple industriel, un groupement de journaliers, de non-propriétaires, de remuants, pour ne pas dire d'errants, nous sacrifions de coeur gai la meilleure et la plus sûre partie de nous-mêmes; la campagne. Des centaines de mille ruraux sont engloutis aux Etats-Unis, des dizaines de mille quittent la terre encore chaque année; et si la population rurale ne diminue pas littéralement, en demeurant stationnaire depuis 1871 elle recule réellement, fixée à l'ancre alors que le progrès entraine les villes d'une façon exagérée, désastreuse, "immorale" pourrais-je dire sans que l'on me démente. Montréal renferme près du "tiers" de la population de notre province, ce qui est une absurdité sociologique.

Alors qu'en 1871 nous comptions 4 ruraux contre 1 citadin, en 1916, les cités, villes et villages incorporés détiennent 1,320,107 âmes, et les campagnes restent avec 989,320; il a suffi de quarante-cinq ans pour mettre la population rurale en minorité. Et nous ne parlons pas des centaines de mille devenus citadins aux Etats-Unis! En vérité, cet arrachement, cet écartèlement de notre peuple campagnard est le phénomène le plus hideux qui soit d'insouciance des chefs, de manque d'orientation, de gaspillage des familles.

Nous avons au plus haut point l'amour de la terre, cette sublime "vocation paysanne", héréditaire, traditionnaliste et mystique, que les Français veulent retrouver et qui ressemble à un sacerdoce: "Si vous ne faites pas de vos fils des prêtres, tâchez d'en faire des agriculteurs", disait naguère S. E. le cardinal Bégin. Cette vocation, tout fils de cultivateur l'apporte en naissant, puis la développe ou la perd selon l'éducation et l'espoir qu'il a de la réaliser. Que les petits paysans soient donc élevés dans la certitude qu'ils auront chacun leur ferme et que c'est le seul avenir digne d'eux. Et pour qu'en effet cet avenir soit alléchant, il faut—à la faiblesse humaine—outre les arguments ethniques et moraux, le gros argument sonnant, les avantages pécuniaires: d'abord, "que l'agriculture paye", puis "qu'on trouve facilement des terres" pour les quatre ou cinq fils à établir. Ce sera l'oeuvre de la "Coopération" et de la "Colonisation".

I. *Par la Coopération*, les vieilles terres, à "moins de frais produiront plus" des produits qui se "vendent mieux". On fait diminue les "dépenses" d'achat des matériaux de culture, grains, animaux, instruments, engrais, etc., de meilleure qualité, mieux employés, payés aux prix du gros. On connait la parabole socialiste des pains de savon: 10 sous l'unité, 3 pour 25 sous, $7 le cent, $60 le mille. Elargissons-en l'application à d'autres produits et l'on saisira l'utilité d'une coopérative qui fasse en commun les achats de toute une paroisse.

Les "revenus" augmentent par une meilleure vente, sur un meilleur marché des oeufs frais, viande, patates, grains, beurre, sirop, etc. Ce qu'un particulier ne peut transporter au loin, la coopérative s'en charge, le met avec le reste, en fait un wagon ou un bateau et le porte où ça paye, en supprimant les intermédiaires.

En troisième lieu, "l'on produit mieux", et c'est un bienfait, moins apparent mais plus solide, peut-être, de la coopération qu'elle met en commun les expériences de tous, vulgarise les bonnes méthodes, pourchasse la routine, développe l'initiative, excite l'émulation, affermit les hésitants, et donne l'esprit de corps qui fait la force et intimide les monopoles. Voilà qui est bien: la vieille ferme pourra vivre, on ne la désertera pas. C'est déjà quelque chose; mais où établir les quatre ou cinq fils, qui auront appris à aimer la terre devenue si douce?

II. *Par la colonisation*, les centaines de mille terres en bois debout qui manquent d'hommes seront défrichées par les centaines de mille Canadiens qui manquent de terres. Le surplus des vieilles paroisses montera vers ces surplus de sol fertile qui s'appellent le Témiscamingue, Abitibi, la Matapédia et, si l'on veut un autre genre, le Manitoba français. L'étendue de nos terres cultivées devrait se multiplier proportionnellement aux familles de cultivateurs. L'immensité de nos régions colonisables nous permet, nous ordonne de nous dilater, de pousser la conquête, en face des immigrants étrangers qui s'emparent de l'Ouest et qui finiraient par nous étouffer ici. Il ne s'agit donc pas comme dans les petits pays de diviser entre deux ou trois fils les cent arpents de la terre paternelle, mais de multiplier les fermes, les paroisses et les comtés à même la forêt. Vendons pour cela le domaine de famille, s'il le faut: ce sacrifice immédiat, loin d'être une trahison assure la perpétuation de la vocation agricole. Qu'un mouvement général s'organise vers ces terres neuves si fertiles, qu'on paye $60, qui donnent pour trois ou quatre mille piastres de bois et qui seront en quelques années des fermes très prospères. Et que les beaux et vaillants fils de cultivateurs — et les filles donc! — cessent de venir à la ville quémander les places de balayeurs ou de charretiers, de commis ou de cordonniers, de chauffeurs d'autos ou de bouilloires. C'est la misère, la triple misère "physique", "économique" et "morale", morale surtout qui les happe.

Après dix ans passés aux Etats-Unis ou dans nos villes, que sont devenus ces déracinés? Après dix ans de travail sain sur des lots de terre neuve, les jeunes colons sont chez eux, tous voisins, avec l'avenir assuré pour leurs enfants, et la terre paternelle s'est multipliée par le nombre des fils. Et cette multiplication des fermes, d'une génération à l'autre, est le procédé normal dans un pays jeune comme le nôtre, avec une race paysanne comme la nôtre: l'agriculture québécoise se précipite à un fiasco si elle continue à dédaigner la colonisation. Qu'on ne se rabatte pas sur les questions de tarif, sur les gages du temps de guerre qui allèchent les déserteurs pour rendre encore plus dur le défrichement du sol. Au contraire, ce doit être une raison de plus de venir en aide aux pionniers qui jaillissent malgré tout: les gouvernements devraient accorder une part considérable des fonds de reconstruction à ouvrir des chemins qui donnent accès aux lots; à prolonger les chemins de fer, surtout du Témiscamingue à l'Abitibi; à préparer les régions de toutes manières, puis à lancer une réclame gigantesque, à dire aux campagnards ce qu'ils doivent faire à leurs enfants, à canaliser intelligemment les forces vives de notre race comme de simples compagnies de chemins de fer ont su guider, d'un continent à l'autre, les colons de l'Ouest. Que nos cultivateurs restent cultivateurs, que notre race continue d'être agricole et que dès 1921, le recensement affirme à nouveau la prédominance de la population rurale sur la population urbaine.

Alexandre Dugré, S.J.
—Le Québec Agricole.



AYEZ DES PONDEUSES.

Tous savent que certaines poules sont meilleures pondeuses que d'autres, mais ce n'est pas tout le monde qui a le temps et le moyen de se rendre exactement compte de la différence qui existe entre une bonne et une mauvaise pondeuse.

Le professeur Herner, chef du département de l'aviculture au collège d'Agriculture, vient de rendre publiques d'intéressantes statistiques. Il a contrôlé la ponte de ses volailles à l'aide de nids à trappe et en a gardé un relevé très précis. Son expérience porte sur 325 poulettes. Cent ont pondu plus de 100 oeufs. De ces 100 poulettes 25 ont pondu plus de 175 oeufs et 4 plus de 200 oeufs. Des 225 poules qui ont pondu moins de 100 oeufs, quelques-unes n'ont pondu que 3 oeufs. Il s'en est même trouvé deux qui n'ont rien pondu tout tout.

Or une pauvre pondeuse mange autant, ou presque autant, qu'une bonne pondeuse; elle demande autant d'espace et autant de soin. Il s'en suit donc logiquement que si vous gardez des poules il est de votre intérêt de ne garder que des poules qui pondent bien.

M. le professeur Herner s'est servi pour son expérience de nids à trappe, ce qui lui a permis d'établir un rigoureux contrôle de la ponte de ses volailles. Cela est plus ou moins praticable chez nos fermiers. Néanmoins ils peuvent faire beaucoup pour améliorer leurs troupeaux de volailles et en obtenir un rendement meilleur et beaucoup plus payant... Voici quelques règles qu'ils pourront suivre et dont sûrement ils profiteront:

1o—*D'ordinaire la pauvre pondeuse est une poule grasse et paresseuse.*

2o—*La pauvre pondeuse mue de bonne heure le printemps.*

3o—*Elle est la dernière à quitter le perchoir le matin et la première à y retourner le soir.*

La bonne pondeuse, au contraire, est pétulante, déborde de vie et tout le jour travaille.

Généralement la bonne pondeuse mue tard dans la saison, d'ordinaire en septembre et souvent même en octobre.

Quand on veut choisir de bonnes pondeuses, il y a encore quelques autres points à observer. Ainsi dans les races qui ont les pattes jaunes, la pauvre pondeuse a les pattes d'un jaune riche et accentué tandis que la bonne pondeuse les a d'un jaune pâle et dégradé. On note encore que chez les bonnes pondeuses les os du bassin sont beaucoup plus écartés que chez les mauvaises pondeuses.

Le département d'aviculture du Collège Agricole attache une telle importance à la formation de bons troupeaux de poules qu'il se déclare prêt à envoyer, en tout temps et sur n'importe quelle ferme, un expert qui enseignera de quelle façon faire le choix de bonnes pondeuses. Ce travail se ferait surtout avantageusement en juillet et août.

TUEZ LES COQS.

Chaque année le commerce des oeufs subit une grande et inutile perte du fait que les fermiers permettent aux coqs, une fois la saison de couvaison passée, de demeurer avec les poules.

C'est aujourd'hui chose admise que les troupeaux de volailles sans coqs pondront tout autant d'oeufs que si ces mêmes troupeaux de volailles étaient accompagnés de coqs. Le coq n'a aucune inflence sur la ponte.

Mais là où le coq entre en ligne de compte, c'est dans la puissance de conservation des oeufs. La chaleur, la grande chaleur de l'été, est le grand ennemi de l'oeuf. C'est elle qui le gâte et le rend impropre à la consommation. Or des expériences précises, rigoureusement répétées et parfaitement contrôlées, ont établi hors de tout doute que l'oeuf non fécondé résiste parfaitement à la forte chaleur de l'été. Il en est tout autrement de l'oeuf fécondé: il se gâte très facilement. On voit donc toute l'importance qu'il y a au point de vue pratique, c'est-à-dire au point de vue profits, à ne point laisser les coqs avec les poules une fois finie la saison où couvent les poules.

Sait-on que le Manitoba perd chaque année cent mille piastres du seul fait que nos fermiers laissent leurs coqs avec leurs poules, alors qu'est venu le temps de les séparer? Voici ce que dit M. Bergey, expert en aviculture du département agricole du Manitoba:

"Sur 100 oeufs, cinq sont gâtés parce qu'ils "sont fertilisés. Il faut 103 degrés de chaleur "pour qu'un oeuf fertile donne un poulet, mais "70 à 90 degrés de chaleur suffisent à incuber "un oeuf assez pour qu'il devienne impropre à "la consommation. Cela ne saurait se produire "avec un oeuf non fécondé.

"Les oeufs canadiens sont en forte demande sur le marché européen. Il importe que "les éleveurs de volailles du Manitoba aident "à répondre à cette demande.

"Les coqs paieront mieux vendus en juin "plutôt qu'à l'automne. Vendez-les donc. Outre que vous aurez meilleur prix, vous ferez "de plus une économie de nourriture."

C'est là un sage avis. Toute ferme manitobaine a, à cette époque de l'année, un coq ou plus. Quelquefois ces coqs sont de race, coûtent cher, et le propriétaire les veut garder jusqu'à la prochaine saison. De pareils coqs devraient être séparés des poules tant que ne viendra pas la saison froide, alors que les oeufs fécondés ne courent pas risque d'être gâtés par la chaleur. La séparation ne durera pas plus que trois ou quatre mois.

Quand il s'agit de coqs ordinaires, le fermier n'entend pas les garder pour l'autre saison. En pareil cas, il faut les vendre ou les tuer. Il n'y a aucun profit à les garder jusqu'à l'automne.

DESTRUCTION DES "GOPHERS".

On vient de faire la somme des "gophers" détruits par la dernière campagne des cercles agricoles de jeunes filles et jeunes garçons. Le résultat est des plus consolants. 1113 cercles ont pris part à cette campagne; 483,567 "gophers" ont été pris, dont 21,130 "pocket gophers".

Bien que le gouvernement américain ait estimé à $12,000,000 les dommages annuellement causés par les "pocket gophers", on avait cru jusqu'ici qu'il y en avait assez peu au Manitoba. Si peu de gens en avaient vu! D'ailleurs il est très dificile de les capturer, car ils se tiennent cachés le jour et ravagent les champs la nuit. On ne les peut que difficilement empoisonner. Il est encore moins possible de les détruire à l'aide d'armes à feu. Néanmoins le gouvernement décida de s'attaquer à ce fléau et il offrit une prime d'à peu près un quart de la valeur du grain et des légumes que peut détruire un "pocket gopher", soit la somme de vingt-cinq sous. C'était une prime assez élevée pour que maints garçonnets fissent l'acquisition de pièges. On cite le cas d'un petit chasseur très heureux qui avait dix-sept pièges et s'en servit continuellement.

Des rapports reçus par le département d'agriculture, il découle que le "gopher" ordinaire se rencontre surtout dans le sud-ouest et le nord-ouest de la province, tandis que le "pocket gopher" a élu domicile surtout dans la vallée de la Rivière-Rouge.

"Gophers" ordinaires.

Winkler	9,763	Roblin	7,303
Pierson (Cuthbert)	3,106	Makaroff	3,170
		Holmfield	2,953
Souris	3,003	Bellafield (Ninette)	2,686
Lena	2,748		
Coultervale	2,655	Virden	3,035
Waskada	2,597	Manitou	2,871
Shellmouth	2,203	Belmont	2,194
Deloraine	2,256	Crosby	2,305

"Pocket Gophers."

Winkler	1,609	Neepawa	325
Holland	665	Roblin	241
Swan Lake	314	Millwood	219
Makaroff	168	Carberry	179
McCreary	213	Amsterdam	164
Floral	164	Tolstoi	788
Virden	254	Elm Creek	179
Haskell	338	Saint-Joseph	275
Oakland	297	North Star	237
Wawanesa	336	Neelin	344
Roland	296	La Rivière	334
Manitou	298		

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole
MARDI, 28 JUIN

BLE	
No 1 Nord déchargé	$2.24½
No 2 Nord déchargé	2.21½
No 3 Nord déchargé	2.17½
No 4 Nord déchargé	2.11½
No 5 Nord déchargé	1.99½
No 6 Nord déchargé	1.90½
Fourrage, déchargé	1.89
Rejeté No 1	2.14½
Rejeté No 2	2.11½
Rejeté No 3	2.06½
"Smutty" No 1	2.15½
"Smutty" No 2	2.12½
"Smutty" No 3	2.08½
"Tough" No 1	2.18½
"Tough" No 2	2.15½
"Tough" No 3	2.09½
AVOINE	
2 C. W., déchargé	$ .77
No 3 C. W.	.74⅛
Fourarge, Extra No 1	.74¼
Fourrage 1	.73
Fourrage 2	.69
ORGE	
No 3 C. W.	$1.26¼
No 4 C. W.	1.23¼
Fourrage	1.15¼
Rejeté	1.15¼
LIN	
No 1 C. W., décargé	$5.00
No 2 C. W.	4.92
SEIGLE	
C. W.	$1.23

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

MARDI LE 1er JUILLET

"Steers."—	
Excellent	$11.00 à $12.00
Bons	$9.00 à $10.50
Moyens	$7.00 à $8.50
"Feeders" et "Stockers".—	
De choix	$7.50 à $9.50
De choix. Légers	$6.00 à $7.50
"Bulls".—	
Excellents	$6.75 à $7.50
Bons	$6.00 à $6.50
Ordinaires	$5.00 à $5.60
"Oxen".—	
Excellents	$8.25 à $9.50
Bons	$7.25 à $7.75
Ordinaires	$6.00 à $7.00
Vaches.—	
Excellentes	$7.50 à $8.50
Bonnes	$6.50 à $7.60
Ordinaires. Moyennes	$5.50 à $6.50
"Canners"	$4.25 à $5.00
Taures.—	
Excellentes	$8.50 à $9.60
De choix	$6.75 à $8.00
Veaux.—	
Légers. De choix	$0.00 à $14.00
Lourds. De choix	$7.00 à $9.00
Cochons.—	
Choix	$21.25
Lourds	$17.00 à $19.25
Truies	$15.60 à $17.25
Légers	$17.50 à $18.50
"Stags"	$11.00 à $13.00
Moutons.—	
Agneaux	$14.00 à $15.60
Moutons	$10.00 à $12.00

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Frais. Aux expéditeurs	$ .34
Beurre.—	
Crémerie. Au détailleur	.51¼—.52¼
De ferme. Aux expéditeurs	$ .39—.40
Patates—	
Le boisseau. Lot de 10-20	$ .80—.90

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant aux marchands de la ville.

Five Roses. Sac de 98 livres	$5.35
Five Roses. 2 sacs de 49 livres	5.45
Five Roses. 4 sacs de 24 liv.	5.55
Purity. Sac de 98 livres	5.35
Purity. 2 sacs de 49 livres	5.45
Purity. 4 sacs de 24 livres	5.55
Royal Houseold. Sac de 98 liv.	5.35
Royal Household. 2 sacs de 49	5.45
Royal Household. 4 sacs de 24	5.55
Maple Leaf. Sac de 98 livres	5.35
Maple Leaf. 2 sacs de 49 livres	5.45
Maple Leaf. 4 sacs de 24 livres	$5.55

Alimentation—

	Son	Gru
Winnipeg	$37.00	$41.00

Foin—

(Prix du gros aux producteurs, Timothy, Winnipeg)

"Timothy" No 1	$35.00
"Timothy" No 2	$30.00
"Timothy" No 3	$27.00

(Domestique, f.o.b. Winnipeg)

"Red Top" No 1	$28.00
"Red Top" No 2	$26.00
"Red Top" No 3	$25.00
"Upland" No 1	$26.00
"Upland" No 2	$24.00
"Midland" No 1	$23.00
"Midland" No 2	$22.00

LE COMPTOIR AGRICOLE

Il paie à ses actionnaires un dividende de 5%

Les actionnaires du Comptoir Agricole ont tenu leur assemblée générale, jeudi dernier, le 26 juin, dans la salle *Columbus Hall*, à Winnipeg. L'assistance, surtout des paroisses avoisinant la ville était nombreuse.

M. Albert Préfontaine, M.P.P., a présidé l'assemblée. Il passa en revue les opérations de l'année 1918-1919, et fit remarquer, à la satisfaction des actionnaires présents, que le commerce des grains de la compagnie pour cette dernière année a presque doublé le commerce de l'année 1917-1918, et que la proportion des grains expédiés par les actionnaires eux-mêmes a considérablement augmenté. Il invita tous les membres à faire connaitre de plus en plus leur société qui a donné déjà des preuves évidentes qu'elle peut comparer avantageusement les résultats de ses services à ceux des autres compagnies de grains. Le territoire d'où provient surtout son commerce s'étend de plus en plus, et il n'y a aucune raison pour que bientôt les cultivateurs des autres provinces ne se servent pas en grand nombre du Comptoir Agricole pour la vente de leurs grains sur le marché de Winnipeg.

M. Dufresne, le secrétaire, présenta le rapport des administrateurs, qui accuse un état satisfaisant sous le rapport financier.

Les actionnaires ont approuvé la recommandation des directeurs de payer un dividende de 5%.

Les directeurs élus sont: MM. Albert Préfontaine, M.P.P., président; Félix Lemoine, vice-président; J.-Charles Brodeur, gérant; E.-J. Dufresne, secrétaire-trésorier; Louis Fillion, Louis Laflèche et Joseph Joyal.

UN PEU D'EAU PURE SUR BEAUCOUP D'EAU SALEE

On vient de lancer et de baptiser à Brooklyn, selon le cérémonial en usage aux Etats-Unis, le superdreadnought *Tennessee* (32,000 tonnes), la plus grande unité de combat de la marine américaine. La fille du gouverneur de l'Etat de Tennessee a servi de marraine.

C'est probablement la dernière fois que le vin de champagne aura servi à baptiser un navire américain, les nouveaux règlements ordonnant à l'avenir l'usage d'eau pure et claire.

Encore une tradition qui s'en va!

Les cérémonies de ce genre seront moins gaies pour les assistants, car il restait toujours du champagne pour les invités: il leur en restait même beaucoup plus que ce qui avait servi à baptiser le bateau.

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

Les personnes désirant faire un voyage au Canada, aux Etats-Unis, en Europe ou tout autre pays, feraient bien de s'adresser à M. M.-E. Sabourin, agent de voyages, 60 avenue Provencher, Saint-Boniface, où tous les renseignements voulus leur seront donnés volontiers.

A VENDRE.—Magasin appartenant à M. Joseph Gooler, près de l'église. Bon site et près de la fromagerie. S'adresser à **Joseph Gooler, St-Joseph, Man.**

A VENDRE à ciquante milles de Winnipeg et tout près de la gare, un magasin vacant de 24-45, avec entrepôt de 24-45 et résidence privée dans le haut. Il n'y a qu'un compétiteur. Bonne clientèle assurée pour un Canadien. S'adresser à **Wilfrid Houle, Inwood, Man.**

APPRENTIES ET FINISSEUSES dans les fourrures trouveront de l'emploi en s'adressant à **Antonio Lanthier, 207 rue Horace, Norwood.**

A VENDRE à St-Claude, Man., une ferme de 240 acres, 140 en culture et le reste en pâturage; clôturé, dans un centre français, à 5 milles de la gare, au nord de l'église, ¾ de mille d'école. Bonnes bâtisses: maison de 22x30, étable de 26x40, graine et hangar, bonne eau. Conditions: $42.50 l'acre. Tous les instruments aratoires compris à ce prix. Pour plus d'informations s'adresser à **Edmond Lapointe, St-Claude, Man.**

On demande quelques bons commis d'expérience pour un bureau de Banque. **Banque d'Hochelaga, Winnipeg.**

GEORGE DORVAL PIANISTE, gradué du "New England Conservatory" de Boston, Organiste à la cathédrale. Résidence: 48 rue Dumoulin, Saint-Boniface.

ON DEMANDE une institutrice avec diplôme anglais et français, pour l'école Prestwick, La Salle, Man., **E. A. Haide, Sécrétaire-trésorier.**

COMPTABLE—Comptabilité faite à l'heure ou par contrat. Vérifications etc. Prix modérés. **George Delisle, 42 Provencher, Saint-Boniface, Tel Main 5047.**

SAINT-BONIFACE

Baptême. — Le 20 juin, l'épouse de Napoléon Taillefer, Georgiana Desgagné, un fils baptisé sous les noms: Joseph-Pierre-Georges-Emile. Parrain et marraine: M. et Mme Pierre Desgagné.

* * *

Nous avions le plaisir d'entendre à la cathédrale de Saint-Boniface, dimanche dernier, notre nouvel organiste, M. Georges Dorval, de Montréal, élève d'Emiliano Renaud, gradué du *New England Conservatory*, de Boston, ex-organiste de l'église Sainte-Agnès, de Montréal. M. Dorval nous arrive dans le bon temps pour remplir le vide causé par le départ de M. Rodolphe Pépin. Comme M. Pépin il donnera aussi des leçons de piano et nous avons tout lieu de croire que les futurs élèves n'auront qu'à se réjouir d'avoir pu être entre telles mains.

* * *

M. l'abbé Gagnon, curé de Saint-Adolphe, nous quittait mardi pour l'est, où il séjournera pendant quelques mois afin de démontrer aux nôtres de la province-mère les avantages multiples de la culture au Manitoba. Espérons que dans ce voyage il aura autant de succès que dans ses précédents, et que nous verrons encore cette année de nombreux sujets venir prendre possession des terres fertiles du Manitoba.

* * *

MM. Antoine et Alexandre D'Eschambault, respectivement des Grands Séminaires de Québec et de Montréal, nous sont revenus après une absence de deux ans, passer leur vacance dans leur famille.

* * *

M. H.-O. Dornholt, de Kelfield, Sask., nous informe qu'il souffrait depuis plusieurs années de rhumatismes, de constipation, ainsi que de renvois de gaz, et qu'après avoir pris le Novoro du Dr Pierre, il se trouva guéri; il désire exprimer sa gratitude pour le bien que lui a fait le remède. Ce remede de herbeux, bien connu, ne se vend pas chez les pharmaciens. Ecrire pour informations au Dr Peter Fahrney and Sons Co., 2501 Washington Blvd, Chicago, Ill.

Les remèdes du Dr Pierre sont délivrés au Canada, libres de tous droits.

REPRESENTANT DU MANITOBA

M. Louis-Philippe Gagnon a été nommé par le gouvernement provincial représentant du Manitoba au congrès de colonisation de la Jeunesse Catholique qui se tient ces jours-ci à Chicoutimi.

LES MODES

Les modes de fourrures, de même que toutes les autres modes sont dessinées sept à huit mois à l'avance. S'il n'en était pas ainsi beaucoup de dames ne pourraient porter les dernières modes qu'à la fin de l'hiver. Si donc, Mesdames, vous voulez porter les dernières modes, il vous faut immédiatement consulter les modèles. Les experts en fourrures sont rares et tous très occupés. Donnez donc immédiatement à faire vos réparations ou remodelages de fourrures. De même si vous désirez un manteau neuf ou tout autre article neuf, ne retardez pas et vous aurez beaucoup plus de choix.

Je suis prêt à vous donner tous renseignements dont vous pourriez avoir besoin et vos ordres seront exécutés fidèlement.

Vous serez très heureux de savoir que vos fourrures sont entre bonnes mains et qu'elles seront prêtes dès les premiers froids.

Encouragez un des vôtres tout en ménageant votre bourse.

Antonio LANTHIER,
Fourreur expert,
207 rue Horace, St-Boniface.
Téléphone Main 5355.

AVIS

Une réunion générale des membres de la chorale de l'Union Canadienne aura lieu dimanche le juillet, à 4 h. du soir, dans la salle de l'Ecole Provencher, à Saint-Boniface.

Nous distribuerons à cette réunion les parties pour les grands choeurs que nous aurons à chanter pendant la prochaine saison musicale, et les lirons pour la première fois afin de donner une idée générale de l'ensemble. Nous soumettrons aussi à la Chorale le programme pour la prochaine saison.

Cette réunion est très importante, attendu que nous verrons aux meilleurs moyens à prendre en vertu de l'orientation nouvelle que se propose notre chorale. Nous vous prions donc de bien vouloir y assister.

La Chorale de l'Union Canadienne.

CATHOLIQUES!!

Nous avons souventes fois insisté sur l'importance de la presse catholique. C'est une arme de défense essentielle aux progrès du catholicisme. Sans elle, il ne saurait progresser ni même conserver le terrain acquis. Les catholiques d'Espagne l'ont compris et de façon pratique, comme l'indique le document suivant:

"Le 29 juin 1918, fête de St Pierre et St Paul, on a célébré pour la troisième fois dans toutes les villes d'Espagne, avec l'aide de l'Episcopat en entier, et de plus de 500 publications catholiques la fête journalistique annuelle intitulée *"Jour de la Presse Catholique"*, fondée par l'institution *"Ora et Labora"*, du Séminaire Pontifical de Séville pour favoriser les publications catholiques au moyen de *Prières* (Messes, Communions, Sermons), *Propagande* (Conférences, Meetings, Soirées), et *Collecte* (dans les Eglises, les rues et à domicile).

Du résultat de cete quête (300,000) environ, on retranche le 10 pour cent, qu'on envoie comme obole de la presse au Denier de Saint-Pierre et on 11—La Liberté G.-H. B. distribue le 90 pour cent restant entre les publications catholiques.

Sa Sainteté Benoît XV, par Bref Apostolique, donné le 26 avril 1918 et valable pour dix ans, a accordé à cette oeuvre sa suprême approbation en lui concédant l'indulgence plénière pour tous les fidèles d'Espagne qui célébreront le *Jour de la Presse Catholique*, le 29 juin, en unissant la prière et l'aumône.

Catholiques de tous les pays!

Commençons dès aujourd'hui même à préparer un *Jour de la Presse Universel*, qui, avec la bénédiction de S. S. Benoit XV, soit célébré en même temps dans tous les pays du monde, le 29 juin 1919.

Ildefonso Montero Diaz,
Prêtre, Directeur en Théologie, Professeur du Séminaire Pontifical de Séville (Espagne), et Directeur de l'institution "Ora et Labora".

L'OEIL

M. P..., député d'un département du Midi, monta l'autre soir dans un compartiment qui lui était réservé dans le rapide de la Côte d'Azur. Au dernier moment, le train était si encombré qu'un voyageur, le docteur N..., qu'il ne connaissait pas, lui demanda l'autorisation de s'installer avec lui pour ne pas faire un long voyage dans des conditions défavorables. M. P..., qui est compatissant, y consentit aussitôt et le docteur s'assit en face de lui. Après quelques mots échangés, les deux voisins s'installèrent pour passer la nuit, on baissa la lampe et le législateur s'endormit.

Tout à coup, sans raison, il se réveilla et aperçut son voisin un oeil clos et l'autre ouvert qui semblait le regarder fixement:

— Vous me regardez? dit-il poliment.

L'autre ne répondit pas; l'oeil semblait fixer un point vague dans le compartiment obscur.

— En voilà des façons! murmura M. P..., fâché, et il se rencoigna, mais au bout de quelques instants la curiosité fut la plus forte et il lança un regard vers son compagnon de route. L'oeil impitoyable n'avait pas changé de direction.

— Si vous trouvez drôle cette plaisanterie, c'est votre affaire! je vous prie d'avoir vis-à-vis de moi une attitude convenable si vous ne voulez pas me faire regretter de vous avoir fait bon accueil.

Silence.

— Imbécile! dit le parlementaire qui s'énervait.

Rien!

Enfin hors de lui, il se leva et saisissant le docteur par l'épaule il le secoua violemment:

— Je ne suis pas un bouffon dont on se joue.

L'autre, réveillé en sursaut, bafouilla quelques phrases terrifiées.

— Qu'est-ce que c'est! qu'est-ce qui vous prend?

— Vous me regardez depuis une demi-heure avec un oeil innocent... j'en ai assez!

Mais le médecin éclata de rire:

— Mais, monsieur, excusez-moi! c'est un oeil de verre!

EDUCATION ANGLAISE

L'éducation anglaise est la première du monde, dit-on. En tout cas, elle mène parfois à des résultats inattendus.

C'est ainsi que le précepteur d'un jeune lord cru de son devoir de conduire son élève au bar pour lui montrer comment un Anglais, digne de ce nom, doit s'y tenir.

Après avoir bu quelques cocktails, le précepteur, soucieux de son rôle d'éducateur, dit: "Voyez-vous, old boy, il ne faut jamais dépasser une certaine limite!

— Mais comment saurai-je le moment où je devrai m'arrêter? fit judicieusement observer le petit lord.

— C'est bien simple, reprit le précepteur. Vous voyez, ces deux gentlemen, là-bas... Eh bien! quand vous en verrez quatre, ne buvez plus!

Et l'élève, écarquillant les yeux:

— Mais, monsieur, il n'y en a qu'un gentleman!"

(*Fantasio.*)

COLONISATION

Nous prions les cultivateurs qui auraient besoin de main d'oeuvre de s'adresser au Comité de Colonisation, 198, rue Aulneau, Saint-Boniface.

Nous pourrions peut-être leur donner satisfaction. Tous les jours, des colons s'adressent à nous pour avoir de l'ouvrage sur les fermes en attendant de s'établir eux-mêmes.

Que ceux qui auraient besoin de couples ou d'hommes nous avertissent au plus tôt.

COMITE DE COLONISATION "LaVERENDRYE",
198, rue Aulneau, Saint-Boniface.